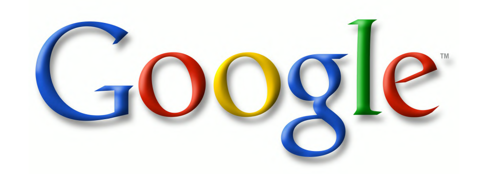
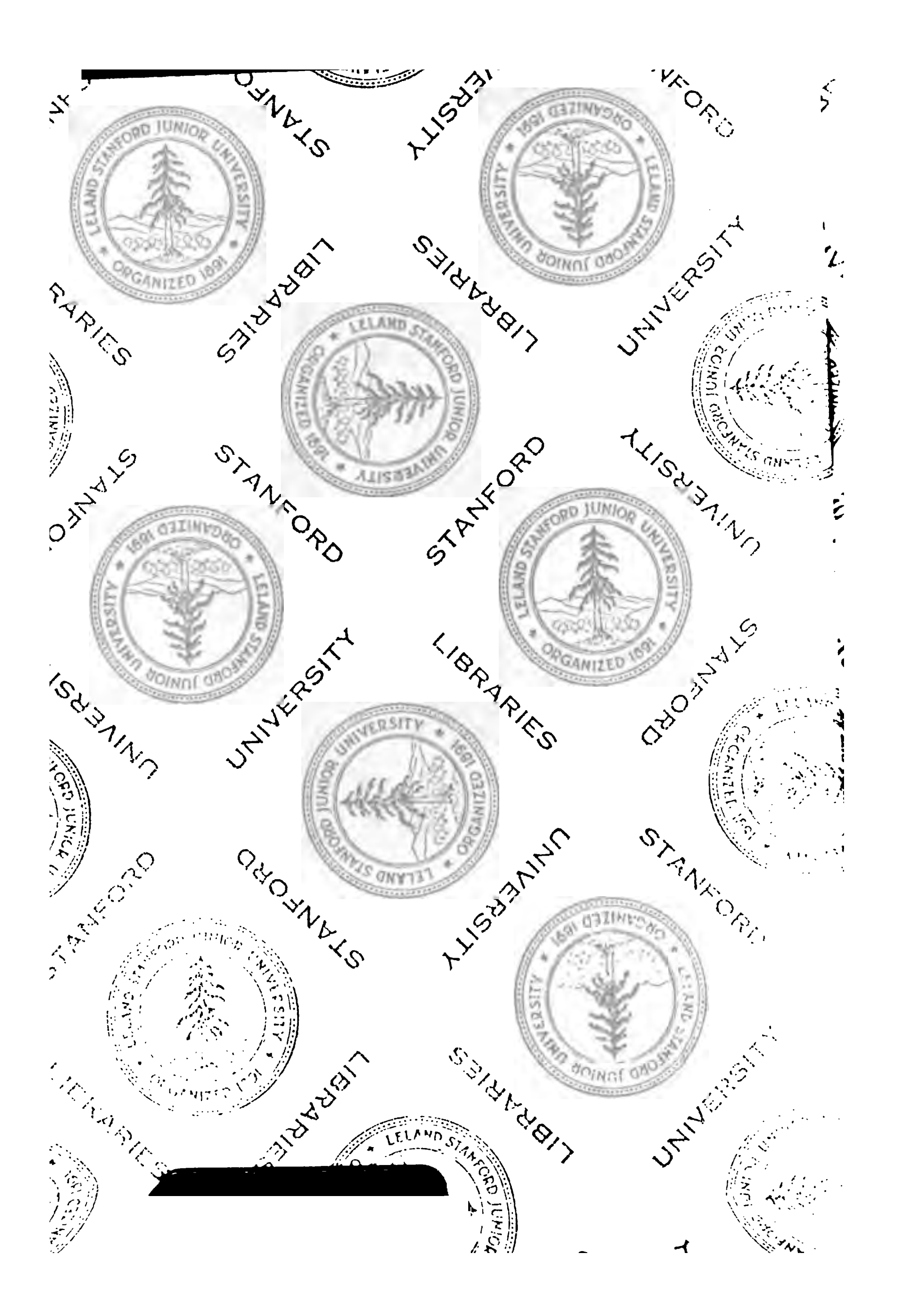
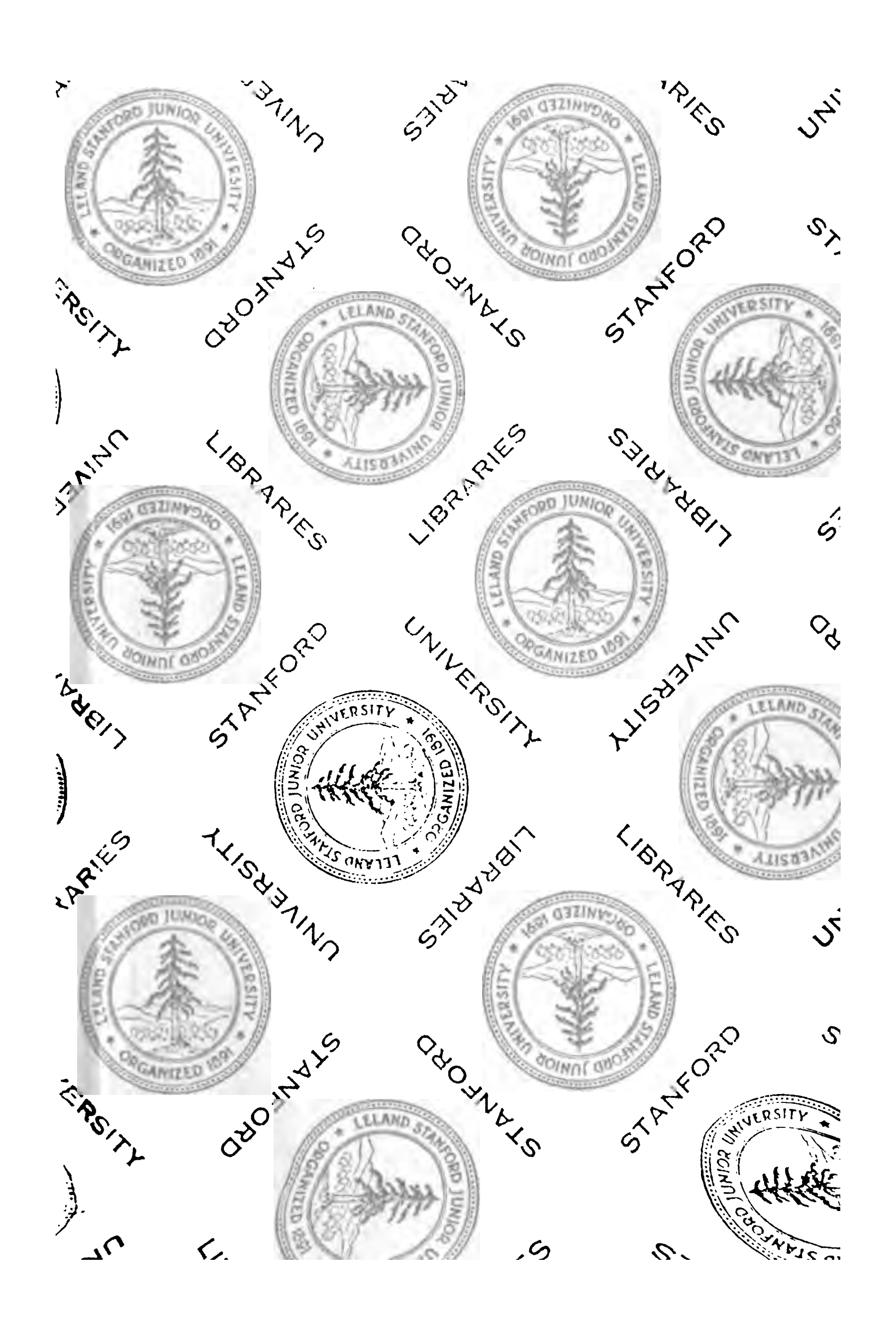
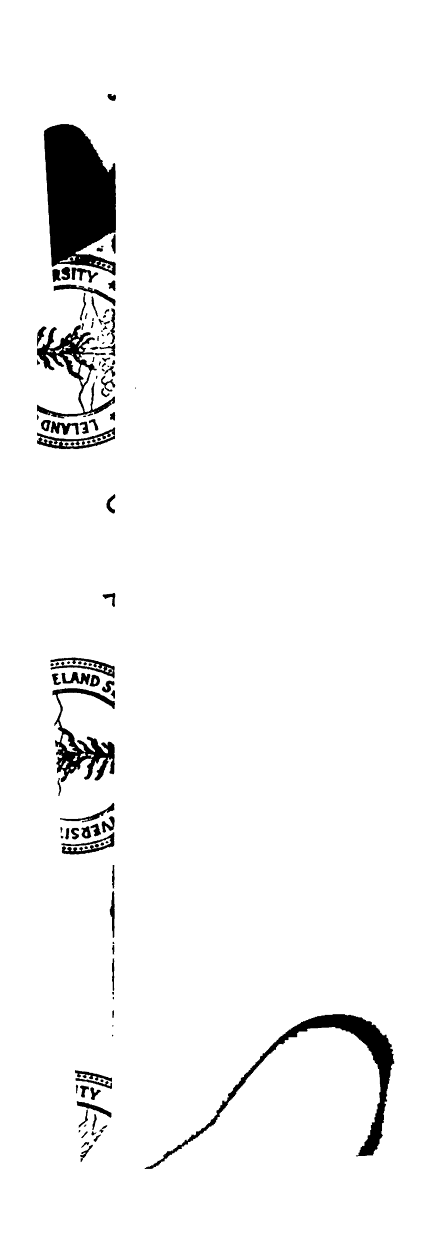
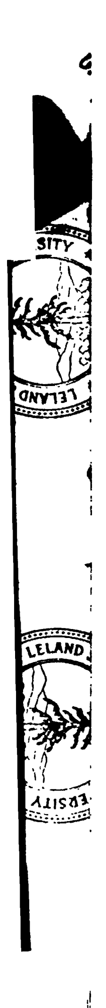





STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891


STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891




LELAND





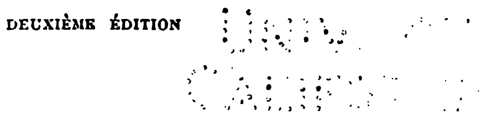
ANDRÉ SPIRE

—

Versets

ET VOUS RIEZ — POÈMES JUIFS

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVIII



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Neuf exemplaires sur papier de hollande, numérotés de 1 à

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

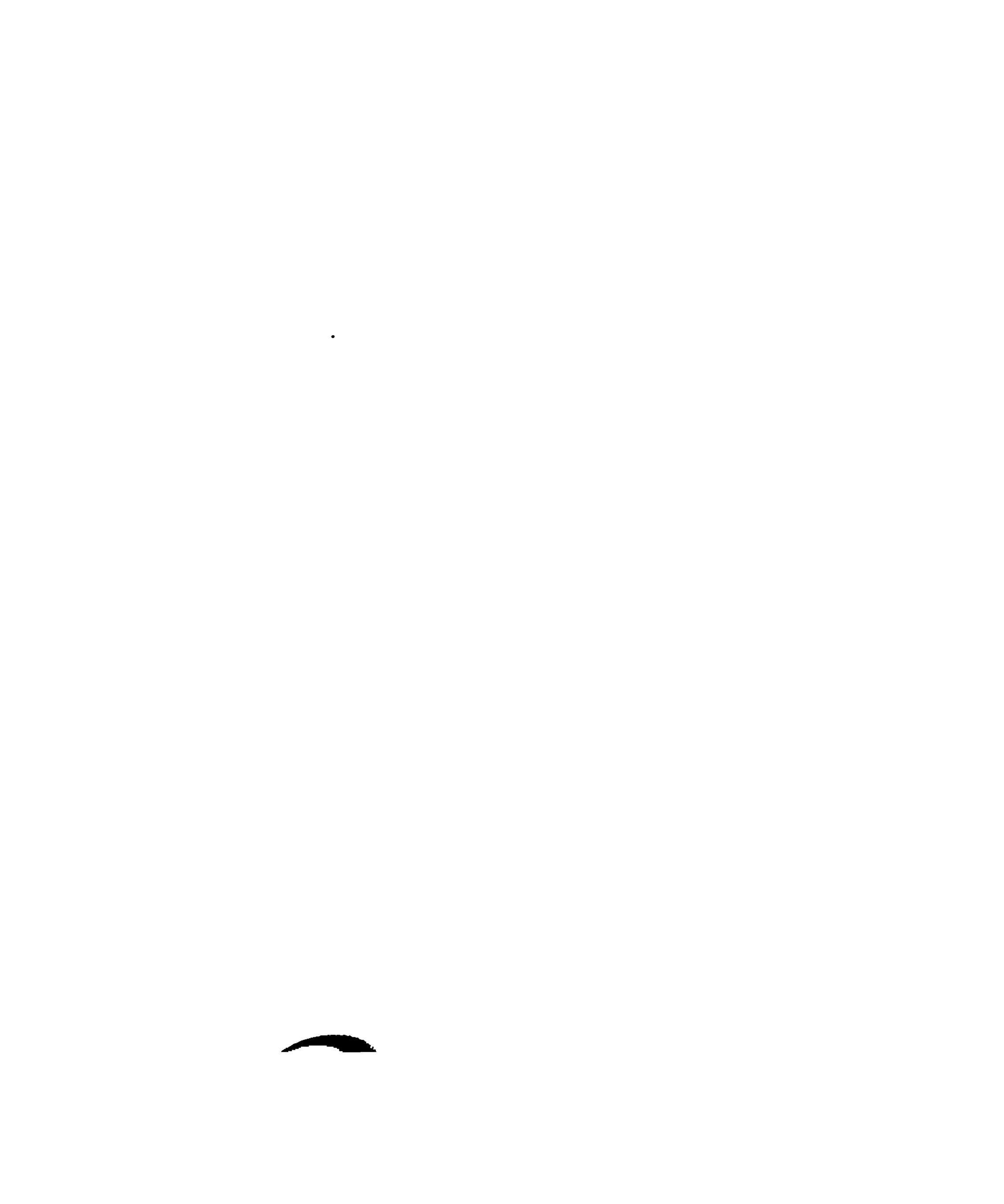


ET VOUS RIEZ!

Bienheureux est l'homme... qui ne s'assied pas au banc des rieurs.

Psaume I.





Une brute, une race de brutes dont la nature
Rejette toute culture; pour qui mes peines,
Mon humanité, sont toutes, toutes perdues, oui, perdues.

SHAKESPEARE.

Ils m'ont dit,
Ébrouant leurs petites narines fougueuses :
« Chantons la vie. »
— Chantons la vie, si vous voulez ;
Je m'embarque avec vous sur le fleuve de joie.

Des villages avons passé,
Et des chênaies, et des aunaies,
Et des pâturages et des haies,
Et des villages et des villes.

Les garçons agacent les filles,
Les phonographes nasillent,

Et vous riez !... et vous riez !...

I

De mes grands chagrins je fais de petites chansons.

HENRI HEINE.

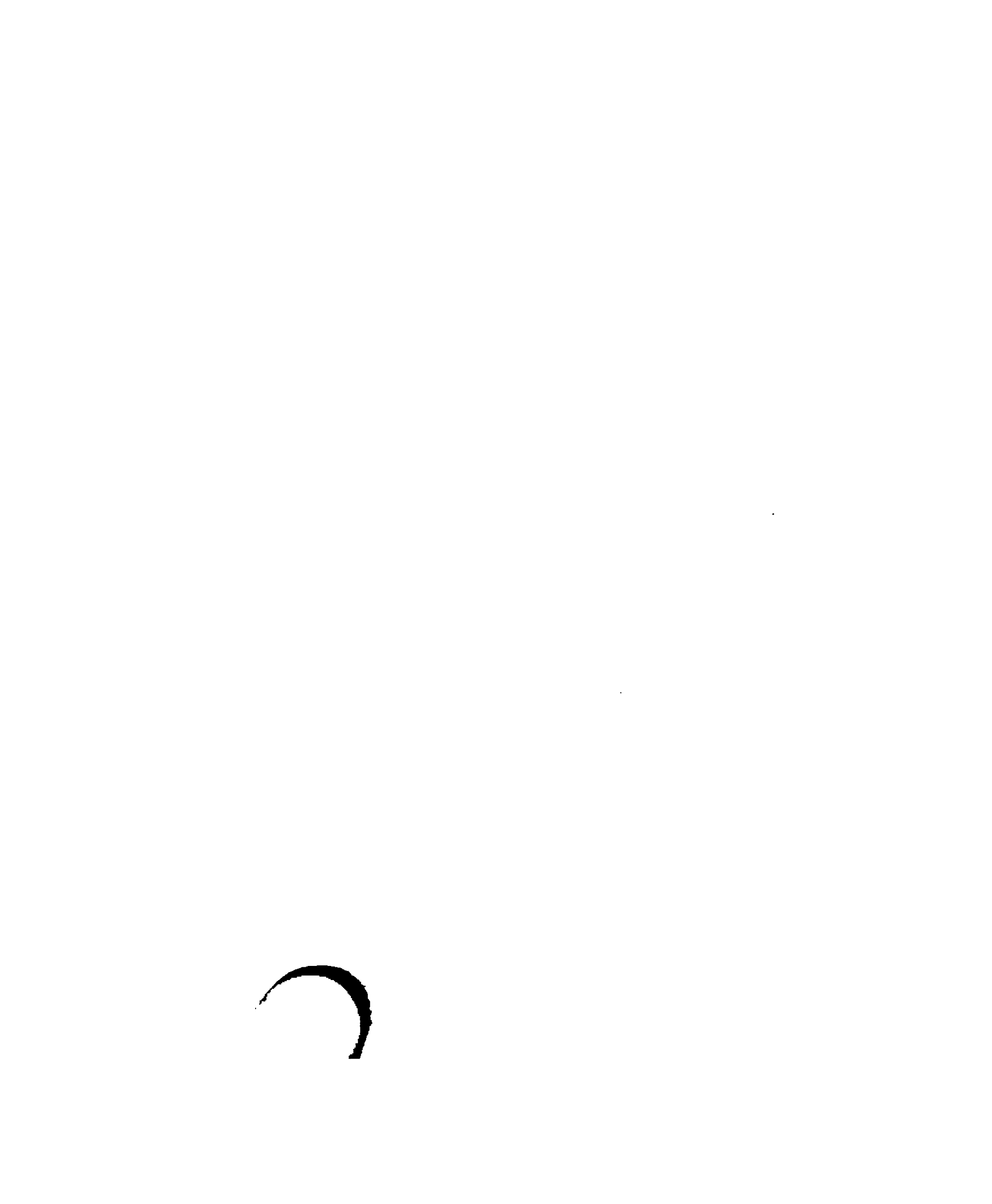
« Oh! mes amis, où êtes-vous,
Mes chers amis, si raisonnables?
J'ai besoin de vous, accourez;
J'ai besoin de votre sagesse. »

Dans des appartements paisibles,
Mes amis écrivaient des livres.

Ils eurent peur de mon dos accablé.
Ils eurent peur de mon visage ravagé.
D'où reviens-tu? me dirent.

—Où vous deviez me suivre.
Où les efforts appellent les injures;
Où j'ai tenté une œuvre inutile et sans joie.
— Pars avec nous, me dirent.

—Allez! Je reste ici.
J'ai besoin, comme vous,
De loisirs et de livres.





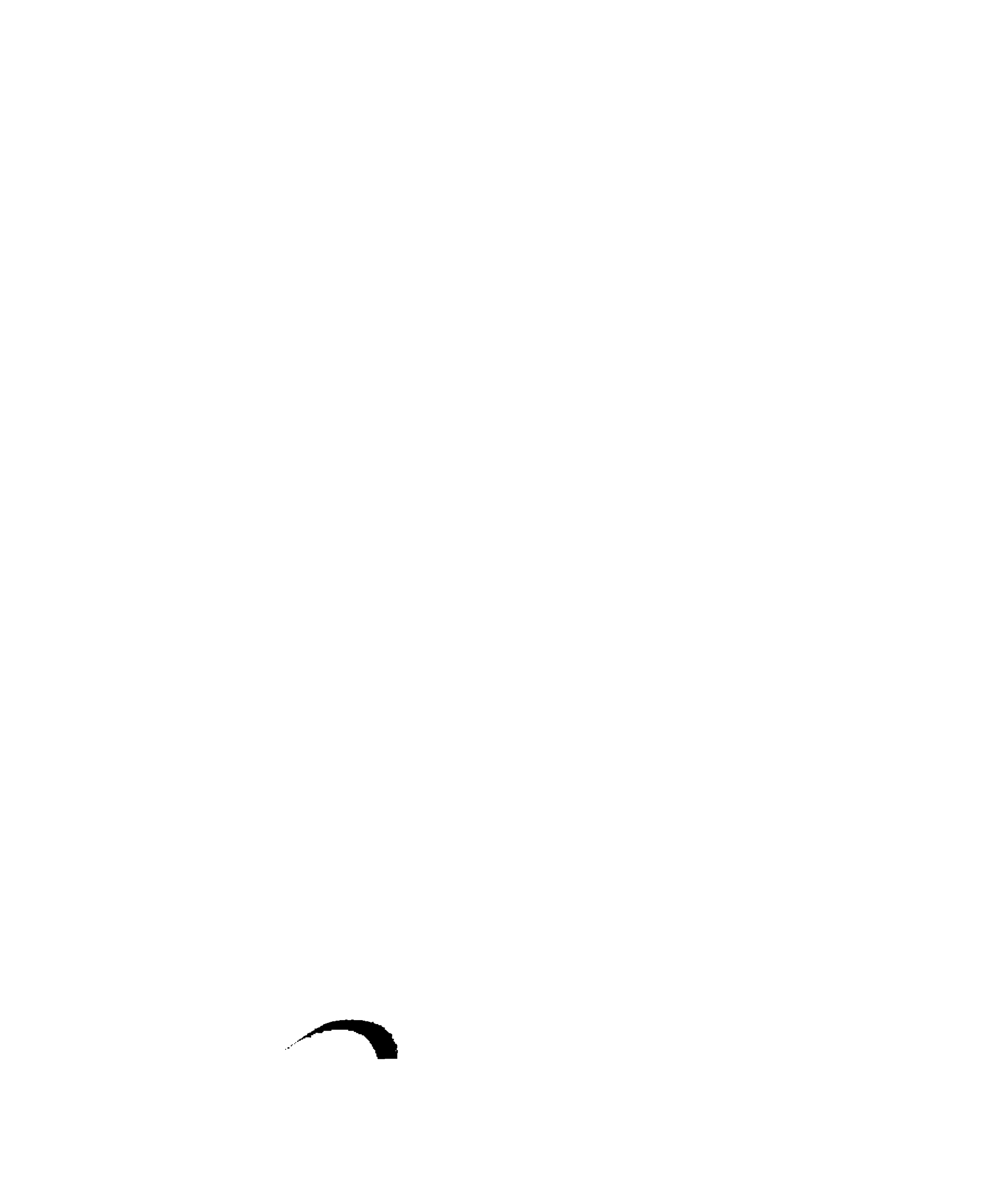
Je veux, comme vous, méditer et chanter.
Je n'en peux plus. C'est votre tour; allez, allez.

Alors, les plumes d'or de mes amis tremblèrent.
Alors, leurs doigts nacrés
Se tendirent vers moi.
Et leurs voix mourantes gémirent:
Tu nous as trahis, tu nous as trahis.

UNITÉ

Que vous êtes sages, mes amis ;
Que vous êtes graves, mes amis ;
Et que solennels, et que ternes !
Oh ! comme vos teints sont gris,
Et vos dos cassés, vos yeux jaunes !

Obéissants et pointilleux,
Vous classez des petits papiers
Dans des bureaux sombres et sales.
Puis vous courez aux assemblées
Où le soir le « Peuple » s'unit
Avec les « hommes de pensée ».



Vous vous couchez tard, mes amis.
Toujours pressés, mangeant trop vite ;
Pincés, flasques et fiévreux;
Etudiant la vie dans les livres;
Analytiques, déductifs,
Logiques, objectifs, pontifes,
Vous êtes tous neurasthéniques.

Que je vous aime, mes amis!
Vous avez tant de complaisance
A découvrir et à compter
Les virgules oubliées
Dans les livres, les uns des autres.
Chers optimistes, corsetés,
Ficelés, bridés, groupés,
Embrigadés, dressés, menés,
Si fourrés des mêmes idées,
Que, lorsque j'entends l'un de vous,
Je crois entendre tous les autres.

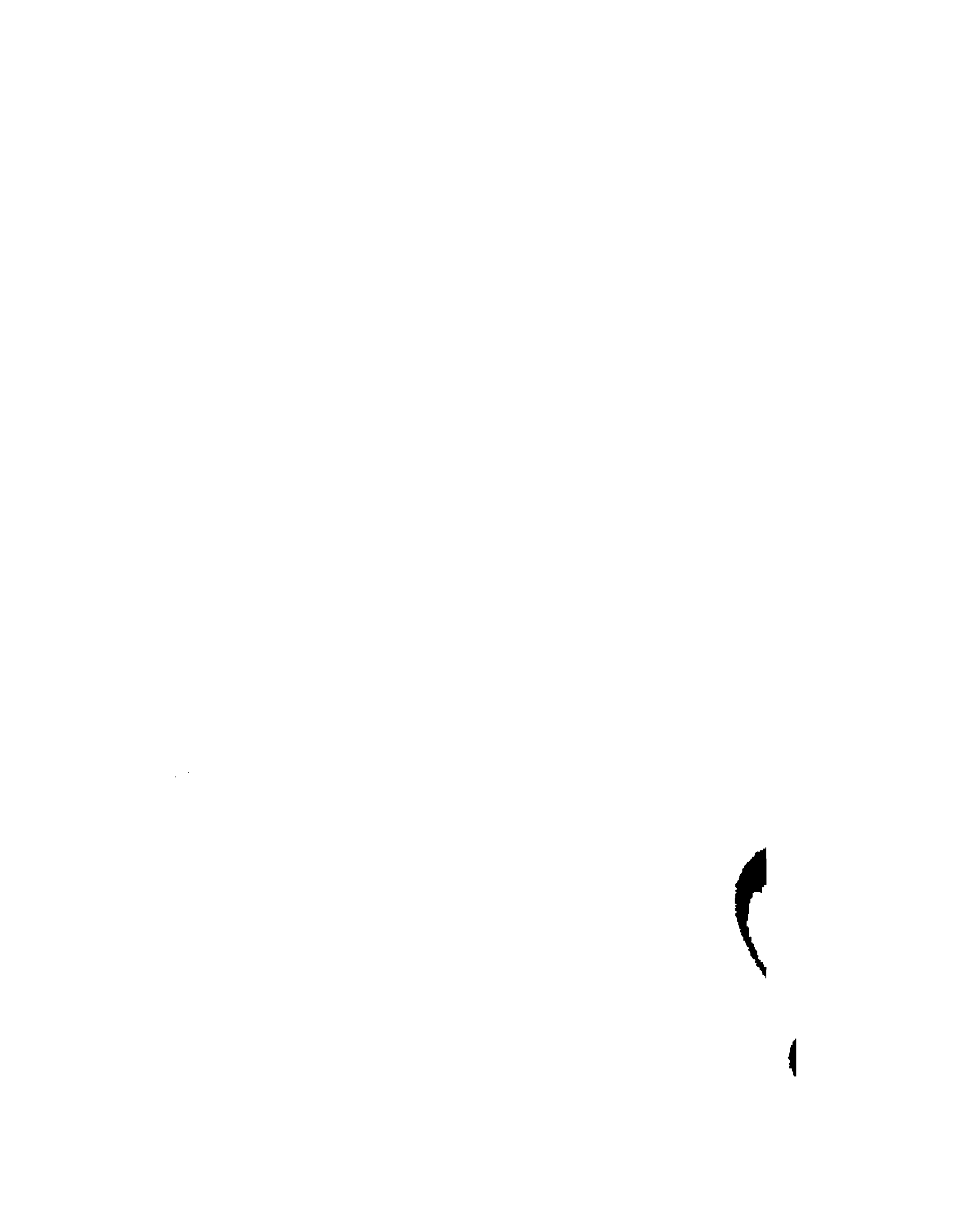
RÉVOLTE

Sois objectif, m'ont dit ces fabricants de fiches.
Dépouille, note, classe.
Lis des monographies, pointe des statistiques ;
Aide-nous, travaille sous nos ordres.
Et, nous découvrirons « Les Lois » ensemble.

Ah! quelle fière défense vous sûtes faire, mon âme !
Et, je vous vois encore, malade, indignée,
Vous arracher aux pattes de ces gagne-petit,
Et leur crier, en étendant vos vastes ailes :

Que m'importent les lois de l'univers étroit
Qu'inventent vos petits yeux de taupe.





Avec mon vol rapide,
J'y heurterais mon front partout.
Je cherche un univers où l'on ne classe pas,
Où l'on ignore, où l'on devine ;
Où, bouillonnante de toutes les bulles du hasard,
Trépide une nature capricieuse, muable ;
Illuminée de la lumière de nos yeux ;
Sublime image de nous-mêmes.

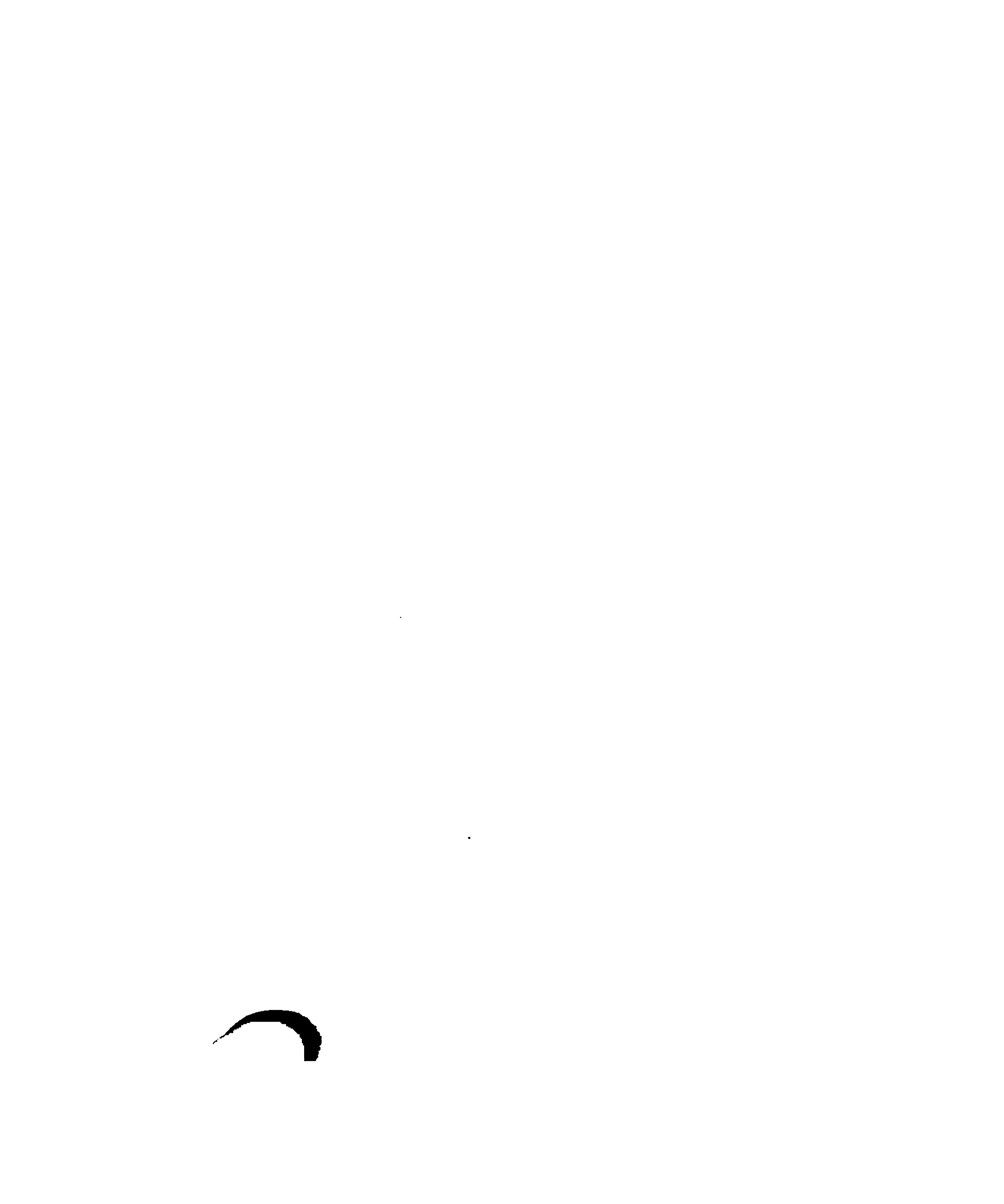
AU PEUPLE

Aucun souffrant au monde
Par nous ne fut consolé.
Avec lui nous pleurons en vain.

Aucun opprimé au monde
Par nous ne fut vengé.
Nous nous soulevons en vain.

G. D'ANNUNZIO.

Ils m'ont dit de chanter pour toi, Peuple.
Ils m'ont dit :
Il faut à ses enfants des chansons à danser ;
A ses femmes des lieds pour les longues veillées.
Chante-lui son travail,
Et chante-lui ses jeux ;
Chante-lui ses cortèges et ses foules mystiques





Qui font trembler les chefs peureux des Républiques.
Ils m'ont dit:
Chante ce peuple bon, chante ce peuple juste;
Rends ce peuple plus fort en lui chantant sa force,
Et forge-lui des cris pour ses colères.

Peuple, j'ai rencontré les meilleurs de tes fils;
Ceux qui malgré tes rires,
Pendant que tu jouais, pendant que tu dormais,
Entre leurs mains rugueuses ont pris leurs fronts ardents:
Les sombres militants, plus tristes que moi-même.
Ils m'ont dit:
Monte sur la montagne, et devant les rochers
Chante;
Chante au milieu des arbres; chante sous les nuages;
Assemble les oiseaux, les troupeaux et les chiens,
Et chante-leur.
Mais tenter d'exalter ces hommes sans désirs,
Ce peuple qui se traîne!
Tu n'as donc pas encore regardé ses yeux vides?
Viens avec nous,



Rythme-nous des injures pour fouetter son dos mou.
Par crainte de nos coups il lèvera la tête,
Et, nous le lancerons contre ceux qui l'oppriment.

Il n'a pas relevé la tête.
Il a gémi :
« A quoi bon ces grands cris sur mes épaules lasses.
Mes yeux regarderont toujours mes pieds trop lourds.
J'ai cru longtemps, j'ai cru me posséder un jour.
Mais, chaque fois qu'un peu de sève m'est donnée,
L'un de vous me la prend, pour s'en faire homme,
Et me rejette, masse inerte et vidée
Qu'un ciel trop haut essaye d'attirer,
Et laisse retomber sur des rives trop rudes. »

Non, je ne chanterai pas pour toi, Peuple.
Grand peuple dépouillé, grand peuple malheureux,
Nous n'irons plus troubler ta torpeur résignée.
Sans remords de nous être arrachés de toi-même,
Nous irons loin de toi mener nos fortes vies.
Mais, n'oubliant jamais d'où nous sommes sortis,

Nous irons nous grouper, parfois, sur ton passage,
Et, tristement pleurer sur ton destin tragique,
O fleuve infortuné de germes avortés.

UN MILITANT

« Pourquoi, dans cette église,
Etes-vous entrée?
J'étais seul;
Je jouissais du transept et des voûtes,
Et des bas-côtés bas, et de l'autel paré.
L'orgue, qui s'amusait, ridait l'air coloré,
Et se frôlait sur les apocalypses des tentures.
La gerbe des colonnes
Et cette intimité m'apaisaient,
Et me faisaient une âme immense et douce.
Mais vous êtes entrée;

Tout s'est évanoui.
Il n'y a plus que vous dans cette cathédrale.

Il n'y a plus que vous, bruissante et glissante,
Et si peu recueillie.
Il n'y a plus que vous, qui ne regardez pas;
Vous, qui n'avez les yeux ouverts que sur vous-même.
Il n'y a plus que vous, et vos étoffes souples,
Et le silence qui s'entr'ouvre sur vous.
Il n'y a plus que vous dans cette cathédrale,
Jeune fille agenouillée ;
Rayonnante au milieu des petites lumières
De vos bijoux sauvages et de vos fleurs méchantes;
Vos fleurs et vos bijoux pour lesquels on nous tue.

Hélas! vous êtes entrée;
Et dans la rue, tout à l'heure,
Vous froufrouterez devant moi;
Devant moi au musée, à la bibliothèque.

Et ce soir, dans ma chambre,
Vous serez là, présente,
O jeune fille, ardente de toutes vos parures,
A côté de ma pauvre compagne aux mains rêches.
Et partout,
Dès que nous osons sortir des murs galeux
De notre misère infuyable,
Nous te sentons qui rôdes autour de nous
Et qui murmures :
Venez ; il y a des statues et des livres,
Et de longues heures pour se recueillir
Chez les miens.
Venez. Chez nous les fronts peuvent s'élargir ;
Chez nous, les dos inclinés se redressent ;
Les yeux se désirritent sur des fleurs ;
Les mains deviennent blanches,
Et les âmes aimantes.
Et, tu nous voles, ainsi, les meilleurs de nos frères.

Et moi, tu veux aussi, voix douce,
M'envelopper de tes ondes tenteuses.

Mais je pars...
On m'appelle là-bas.
Des frères t'ont suivie;
Moi je pense à leurs frères;
Je m'ensauve pour eux dans la cité puante,
Grouillante et toute pleine de cris.

Violence, chère violence,
Au milieu de leur beauté pourrie
Nous mourrions.
Viens-t'en nous réchauffer,
Dans les arrière-boutiques à chandelles,
Aux repas refroidis sur des toiles cirées.
Viens-t'en, à la sortie des usines,
Nous enivrer de toutes ces foules décharnées.
Gueulons dans les préaux;
Dans les halls déplâtrés faisons des gestes;
Monte-moi, monte-moi!
Et si mon oreille trop sensible,
Écoute encore la voix,

Chante-moi, hurle-moi les hymnes fanatiques
Des plèbes sans espoir!
Ferme mes yeux, ferme mon cœur.
Fais sonner à mes tempes
Un jet obscur de sang boueux.
Cache-moi tous les fruits et les fleurs de la terre;
Arme-moi d'ignorance ;
Casque-moi de tristesse;
Et pour sauver, un jour,
Ces immenses troupeaux d'innocents qui périssent,
Fais de moi, malgré moi,
Une bouche qui crie et des bras qui se tendent. »

AU MUSÉE

Quel spectacle ! Mais aussi rien qu'un spectacle.

GŒTHE.

— Pourquoi te cacher ? Je t'ai vue.
Je t'ai vue, dans ce coin d'ombre somptueux,
Pencher sur tes genoux ta tête douloureuse.
Viens ! et dis-moi quel chagrin
Tenait tes doigts crispés entre tes lèvres tristes ?

— Un jour, je suis descendue parmi les hommes ;
Dans la vie tragique des hommes.
Eux riaient ; ils riaient !
Moi, je me suis enfuie dans cet asile,

Refuge de beauté battu de toutes parts
Par un océan de bassesse.
Et j'ai crié :
« O portes d'or,
Et vous galeries de lumière,
Toiles, joyaux, bois rares, colonnes, pierres,
Travaux passionnés de mains minutieuses,
Resplendissez, resplendissez !

Entourez de rayons ma nuque désolée !
Exaltez, exaltez les hommes qui voulurent
Être les maîtres dans leur art ;
Ceux qui fiers, sans bonté, intrépides, créèrent
Des choses éternelles en ne pensant qu'à soi !

Ils m'ont dit : Reste ici et regarde.

Et j'ai vu des massacres, et des crucifiements ;
Des batailles, des rois, des regards faux de courtisans.

J'ai vu des corps d'enfants guettés par des vieillards;
J'ai vu le ventre las des prostituées lentes;
J'ai vu des conquérants, des nains et des joueurs,
Des avares, des fous, des pauvres, des esclaves...
Et j'ai pleuré...

BATAILLES

Le fleuve descend, le poète passe.
« O fleuve, dit-il, ô rivière grouillante,
Fleuve torturé de bateaux brutaux,
Fleuve lumineux, qui grinces, qui chantes,
Toi, qui disciplinas la fantaisie de tes courants,
Toi, qui de ton cœur déchiqueté sus faire
Mille cœurs saignants, mille cœurs vivants,
Enseigne-moi ta force, donne-moi ta maîtrise. »

Le fleuve descend, le poète passe.
Des toueurs enchaînés soufflent, et l'eau bouillonne.
Des bras aériens frôlent des monts de sable.

Et des poseurs de rail,
Rivés par une barre, épaule contre épaule,
Avancent pas à pas, seconde par seconde,
Le front bas, et les yeux exorbités par leur effort.

« O fleuve, vouloir immense, enseigne-moi
Ce qui fait la splendeur de cette grappe d'hommes. »

Le rail tombe dans le sable,
Et les géants, dans tous les sens se dispersent.
Les uns courent chez le marchand de vin ;
D'autres vont retrouver leurs femmes,
Leurs pauvres femmes maigres, craintives et pâlottes
Qui leur apportent, dans des gamelles de fer blanc,
Leur déjeuner économique.

« O fleuve magicien, ô fleuve de soleil,
Un reflet égaré de tes eaux enchantées
Avait sculpté sur eux des formes surhumaines.
Ces héros ne sont plus que des hommes grossiers.
Qu'en as-tu fait, ô père oublieux et léger,

Toi qui laissas mourir tes naïades et tes nymphes ? »
Le poète demande.

Et le rail de fer chante :
« Je veux être posé.
Et je prends tous ces hommes et je leur dis : « Venez.
Venez muscles saillants, venez forts, venez brutes ;
Avancez vos deux bras contre ces bras,
Et ne marchez que sur mon ordre, et tous du même pas.
Je les ai tant serrés les uns contre les autres,
Que, quand ils se séparent, ils partent sans plaisir,
Et tombent dans leur vie exilés et blessés,
Ainsi qu'un grain battu sevré de son épi. »

— « Allons ! venez vous autres ! Debout ! Éveillez-vous !
On vous brise, on vous broie,
Votre corps est captif ;
Vos volontés,
Qui pourraient jeter bas les colonnes d'un temple,
On vous les a tordues ensemble,
Comme les brins indémêlables d'une corde.

Moi, je viens vous dresser à vouloir seuls. »
Le poète s'indigne.

Et le fleuve murmure :
« Regarde; ils se lèvent ; ils ramassent la barre.
Ne les appelle pas, ils ne peuvent venir.
Ils sont sourds, ils sont aveugles ;
Ils ne sont pas tes frères.
Ils t'ignorent, et je vois que tu vas les haïr.....
Tant que je descendrai vers les mers violentes,
Mes bords retentiront de tes injustes cris:
Comme, en mon sein actif, et toujours déchiré,
Luttent, fiévreusement, les hélices et les vagues,
Les villes tourmentées bouillonneront toujours
Des éternels combats de vos deux vérités. »

LA POUSSIÈRE

— Chanson de servante —

Essuie, torchon, mon ami,
Tu n'en auras jamais fini.

Quand je la chasse, elle retombe ;
Les cheminées en font pour moi.

Battez mes mains, battez les livres,
Qui l'appellent, l'attirent, l'attirent.

Et vous, lits, je vous maudis,
Où les minons font leurs nids.

Et vous, rideaux de mousseline,
Qui lui tendez vos pièges fins.

Et vous, manteaux, et vous, les jupes,
Qui m'apportez toute la rue.

Essuie torchon, mon ami,
Tu n'en auras jamais fini.

Adoucis mes mains rouges rêches,
Fais briller mes cheveux poudreux.

Tire-la de ma bouche sèche,
Où elle grince entre mes dents ;

Ote-la-moi de mes oreilles,
Et de mes yeux qu'elle rougit.

Époussette-la de mes rêves,
Mes jolis rêves qu'elle salit ;



Et de la gerbe de soleil,
Qui s'étale sur mon réveil.

Enlève-la des statues nues,
Et des cadres, et des pots de fleurs ;

Et des bibelots et des vases,
Qu'il est défendu de casser ;

Des draps brodés, des dentelles,
Des perles fines, des rubis

De ma méchante patronne
Qui est malade dans son lit ;

Des grand'routes, du cimetière...

Va, mon torchon, mon pauvre ami,
Nous n'en aurons jamais fini.

PAYSANNE

Vois cette femme, ces mains gercées, ce cou ridé,
Ces cheveux jaunes, cette peau rouge et ce gros ventre.
Et, chante, si tu l'oses encore, chante
Le Travail, le Soleil et la Maternité.



PAIX SOCIALE

Cherchons nos égaux, là seulement est le bien.

GOETHE.

Sur la rivière, sur la belle rivière,
Je flânais, je musais...

Ouvrier, ouvrier,
Le ciel est clair, les nuages légers,
Et les peupliers chantent.
C'est dimanche, c'est dimanche.
Pourquoi, les jambes pendantes,
Regardes-tu l'eau s'écouler

Et moi passer,
Avec des yeux si désolés?

Et je le pris dans ma barque dansante.
Le ciel est clair, les nuages légers,
Et les peupliers chantent.
C'est dimanche, c'est dimanche.
Mais lui, se met à me remercier;
A m'accabler de sa reconnaissance.

Ouvrier, ouvrier,
Le ciel est clair, les nuages légers.
C'est dimanche, c'est dimanche,
Les hommes libres chantent.
Débarque, et les jambes pendantes,
Regarde le fleuve couler
Et moi ramer,
Loin de ta nuque irredressable.

Sur la rivière, sur la belle rivière,
Je flânais, je musais...



LA GIROUETTE

Tais-toi.
Ce soir, je ne veux pas entendre
Ta longue plainte.
Tais-toi.
J'ai là mes livres, et je veux être heureux.
Tais-toi; ne m'appelle pas à ma triste fenêtre.
Ce soir, je ne veux pas regarder les nuages
En déroute dans le ciel désespéré d'octobre.
Tais-toi, petite flèche qui pleures sur mon toit.

Elle s'est tue.
Mais j'entends d'autres plaintes.

Ah ! tu n'étais pas seule à pleurer dans la nuit
La tristesse sans fin de ta vie circulaire !
Il en est d'autres, à qui l'on défend de vouloir ;
D'autres sont secoués de caprices en caprices ;
D'attentes sans repos sautent à des tourmentes,
Et tournent dans le vide d'un labeur sans espoir.

—

II

Croirais-tu, par hasard, que je dusse haïr la vie et fuir au désert parce que toutes les fleurs de mes rêves n'ont pas donné ?

GŒTHE.





4.

Oh! n'inventons plus de systèmes!
Repose-toi, tête blessée.
Que des mains, que des mains légères,
Que des mains légères de mère,
De maîtresse ou de fiancée
Te rafraîchissent, te caressent.

Cherche, cherche la jupe tiède
Où poser ton front lamentable;
Ton front, où des bouts de pensées,
Comme d'immenses oiseaux malades,
Tournoient, descendent et s'abîment.

Cherche, cherche le refuge
Du giron qui te bercera,
Tandis que de longues paroles,



Des mots câlinants et fluides,
Des mots qui ne veulent rien dire,
Empêcheront que tu ne meures
De fatigue et de solitude.

Oh ! n'inventons plus de systèmes !
Repose-toi, tête blessée,
Sur les genoux de ton amie.

Ce n'est pas toi que j'attendais
Depuis toujours.
Ce n'est pas toi que je voyais,
Dans mes rêves d'adolescent
Et de jeune homme.
Ce n'est pas toi que je cherchais
Dans les jolis corps que j'aimais.
Je ne t'ai pas vue
Descendre la colline dans un rayonnement.
Nous cheminions.
Nos chemins se sont rencontrés brusquement,
Et nos mains se sont étendues.

Les jours ont fui,
Ma bien-aimée.



En entendant cette note,
Pourquoi nos yeux se sont mouillés ?

En entendant cette note,
Pourquoi nos corps se sont penchés ?

En entendant cette note,
Pourquoi nos mains se sont pressées ?

En entendant cette note,
Pourquoi nos lèvres se mêlèrent ?

J'ai cueilli cette branche de saule fleurie,
Près du fleuve ivre encore des orages de mars.
Longtemps je l'ai portée à travers la campagne ;
Et ses chatons de soie me chatouillaient les tempes,
Comme les frisons fous de tes tempes dorées ;
Et ses chatons poudrés, me caressant la bouche,
Remplissaient l'air sucré d'un parfum chaud, pareil
A l'odeur de ton corps lorsque tu sors du bain.

En revenant de ce voyage
Je trouvai ma chambre terne, triste.
Cependant, sur mon seuil fleuri,
Tu étais là, tu m'attendais.

— O mon amie,
Pourquoi ces pleurs,
Pourquoi ces pleurs silencieux ?

Est-ce une ruse adorable
Pour vous faire aimer davantage,
Vous qui savez si bien pleurer ?

Vous qui pleurez, sans un sanglot,
Le bout de vos longues mains pâles
Devant vos yeux,
En penchant en avant la tête,
Comme si vous écoutiez
De la musique.

— Ce ne sont pas, ô mon ami,

Des larmes douces
Qui coulent pour vous réjouir.
Ce sont des larmes vraies,
Des larmes tristes,
Mon ami,
Des larmes rudes qui déchirent,
Des larmes saintes qui s'élèvent
De toute ma chair révoltée
Par le baiser d'un étranger.

Qui m'a volé votre pensée,
Si loin ce soir, si loin de moi ?
Serait-ce pas cette jeune veuve
Étincelante et sombre
Comme une nuit ?
Ou bien cette symphonie
Que nous entendîmes, hier :
Ces longues notes suppliantes
Et plus épuisantes, peut-être,
Que les baisers désespérés
D'amants qui vont se séparer?

Ou, n'est-ce pas, mon bien-aimé,
Les laines — plus caressantes
Que la caresse de mes cils —
De ce tapis oriental,
Où des figures indécises
Passent, dans un ciel incertain ?

Oh ! je t'aime, je t'aime,
D'aimer mes amies avec moi.
Les hommes discutent, se moquent ;
Mon cœur se contracte près d'eux.
Mais comme j'aime, comme tu aimes,
Avec des femmes belles, graves,
D'échanger de graves propos !

Pourquoi me fais-tu souffrir ainsi ?
Tu te dis : comme il est instable, irritable,
Illogique, obscur, compliqué.
Et moi je pense : qu'elle est claire !
Comme les choses lui paraissent simples !
Comme elle vit dans le présent !
Comme elle est joueuse, moqueuse ;
Comme ses mains aiment les étoffes ;
Comme ses doigts animent les fleurs !
J'ai peur, j'ai peur, ma pauvre amie.
Est-ce que nous allons nous haïr ?

Prends notre barque, me dit-elle.
Tu rameras tout doucement.
Des branches caresseront nos têtes ;
Les hirondelles nous frôleront ;

Les peupliers, sur nos cheveux,
Sèmeront leurs graines cotonneuses.
Nous verrons, entre les racines des aunes,
Les brêmes qui fraient, barboter.
Et, sous le soleil écrasant,
Qui fondra nos cœurs l'un dans l'autre,
Nous glisserons près des demoiselles
Qui s'aiment autour des lances d'eau.

Mon amie, tes cheveux vieillissent.
Et je regarde, du coin de l'œil, tes jeunes rides.
Et toi, quand j'ai le front incliné sur mon livre,
Tu regardes ma barbe qui blanchit.

Ma pauvre amie, comme tout cela est triste.
Et comme on meurt, autour de nous.
Est-ce que nous ne serons jamais plus jeunes ?
Est-ce que nous ne serons jamais plus gais ?

Ami, me dirent ses belles lèvres,
Si nos yeux ont trop peur de voir
Cette fin lente de nos visages,
Approche ta bouche de ma bouche,
Plonge ta tête dans mes cheveux.

III

Les cordeaux du Sépulcre m'avaient environné, les pièges de la mort m'avaient surpris.

Psaume XVII.

J'écrivais,
Une rose s'est écroulée.

Le mystère, j'en ris!
L'âme de mes grand'mères
Ne vient plus visiter mes antiques armoires!
Je n'ai pas peur, quand je suis seul, même à minuit.
Mais, sur ma page, pourquoi ces feuilles rouges;
Pourquoi ce parfum lourd, cette chute..., ce trouble,
Et pourquoi mon poème est-il mort tout à coup?

MIGRAINES

Dorénavant... je ne postpose plus.
WALT WHITMAN.

J'ai voulu vivre
De tout mon corps, de mes bras, de mes muscles,
Tant que tu étais jeune, joyeux,
O mon corps.
A l'Idée je disais :
Demain, demain, amie.
Un temps viendra où je pourrai rester assis.
Mais, comme les belles filles n'aiment que les corps jeunes,
Tu n'aimes que les têtes jeunes,
O Idée !

Et tu fuis mes tremblantes paumes,
Qui se tendent, te cherchent, t'attirent
Vers mon cerveau cassé.

— Ce doigt posé entre mes deux épaules?
— Va, travaille, travaille!
Ta lampe fait sur la table un cercle clair;
Serres-y ta pensée.
Le reste, c'est la nuit et les bruits de la nuit.
C'est mille riens, en qui ton œuvre se défait.
Contre ceux qui travaillent l'univers s'ingénie;
L'univers envieux de tout ce qui veut naître.
— Ces doigts qui me serrent les tempes?
— La nuit est douce, pour qui aime son œuvre,
La grande nuit, pleine d'angoisse, et pleine de pensées.
— Ces doigts qui m'étreignent la nuque?
Ces bras étendus qui me couvrent?
Ah! derrière mon dos quelqu'un est là qui guette!...

Non, non! tu ne peux pas! je travaille ce soir.
Un essaim enchanté d'images me protège!...

Qui êtes-vous, qui êtes-vous?
Nous venons la laver.

Qui êtes-vous, qui êtes-vous?
Nous venons l'habiller.

Qui êtes-vous, qui êtes-vous?
Nous venons la chercher.

Qui êtes-vous, qui êtes-vous?
Nous venons l'enfermer.

Qui êtes-vous, qui êtes-vous?
Nous venons l'emporter.

Qui êtes-vous, qui êtes-vous?
Nous venons l'enterrer.

CHANT FUNÉRAIRE

Ils sont venus, ils t'ont prise,
Ils t'ont mise dans un cercueil.

Tes lèvres vont, les premières,
Tes lèvres, l'ourlet de tes lèvres,
Vont s'effranger en boue gluante.

Ta gorge, repos de ma tête,
Ta gorge, noblesse de ta chair,
Va s'écrouler en boue gluante.

Ton dos, tes hanches, tes paupières,

Tes paupières, pleines de ta lumière,
Vont s'égoutter en boue gluante.

Ton corps, que mes bras ont serré,
Ton corps, que mon corps a touché,
Il n'en va rien demeurer.

Mais tes stupides ossements,
Eux, eux, ils vont durer mille ans.

Ils t'ont prise, ils t'ont mise
Et tu n'es plus dans ton cercueil.

Je ne peux pas pleurer sur ta tombe.

I

O mon père,
Tu te dressais entre moi et la Mort.
J'allais, les pieds hardis, la tête claire,
Vers d'inlassables buts, sur des routes sans fin.
Elle s'est approchée, un soir, de ton beau front.
Et toi, mon défenseur,
Tu as mal combattu, et tu t'es laissé vaincre.

Et, je me suis trouvé, face à face, avec Elle.

2

Des hommes ont posé leur pouce sur tes yeux;
Ont bandé ton menton; ont étendu tes membres.

Puis la maison s'emplit de coups de téléphone.

Les parents, les amis composèrent leurs traits.
Les tailleurs et les couturières arrivèrent.
Et l'on n'écrivit plus que sur du papier noir.
On eut faim, on eut soif. On se mit à table.
On causa, on fuma. On prit son petit verre.
Et des gens ont souri comme les autres jours.

Arrivez ! Arrivez !
Battez notre escalier de vos semelles sourdes,
Gros brodequins à clous.
Apportez le réchaud, les soufflets et les fers.
Coulez votre soudure, et tournez vos vis grasses
Sur cette chose.
Et partez, pas à pas, emportant avec vous
Ces intrus, ces bavardages et ces gestes,
Et son pauvre corps étendu,
Qui m'empêchent de penser à sa vie.

LES LICHENS

Végétaux misérables,
Je vous ai vus ramper sur la pierre des tombes.
J'ai vu, j'ai vu vos griffes
S'enfoncer et graver vos rapaces sillons
Sur des noms adorés.
Et je vous ai maudits;
Et je vous ai détruits.

Vous avez repoussé et vous creusez toujours.

Ah! creusez; creusez fort, creusez dru sur ces tombes.
Effacez à jamais.

N'oubliez pas un mot,
N'oubliez pas un trait.
Laissez l'oubli monter sur ces passants timides.
Leur sagesse a bridé nos âmes
Et nous n'osons plus rien.
Nous mourons par ces morts.
Nous voudrions créer, et nous voudrions vivre;
Émiettez ces pierres.
Et soulagez nos cœurs,
Et déchargez nos corps,
Des méprisables poids dont ces morts nous accablent.

LA MORT DES ARBRES

J'ai vu des yeux fermés sur des narines froides;
J'ai vu des lèvres bleues et des fronts immobiles;
J'ai vu des draps tirés, des cires allumées;
Et je n'ai pas eu peur, et je suis resté là.
Mais ton odeur, ô pourriture, me rend lâche.

Et je ne peux m'enfuir dans vos villes parées,
Hommes.
Vos fronts précis, vos yeux rieurs et vos mains,
Et les reins de vos fils, et les seins de vos filles,
Je les vois suinter et se dissoudre,

Et je vous vois tourner sur vos places publiques
Des danses cliquetantes et puantes de morts.

Arbres, recueillez-moi, je veux vous voir mourir.
Oh! laissez, devant moi, vos feuilles et vos graines
Demander à la terre une mort parfumée;
Aux chants étincelants des cognées et des scies,
Laissez vos troncs d'argent écraser les clairières,
Et vos branches, monter au ciel, en flammes claires.
Arbres, recueillez-moi; je peux vous voir mourir.

IV

Et voici ce que je me suis souvent dit pour me consoler : « Eh bien ! Allons ! vieux cœur ! Un malheur ne t'a pas réussi : jouis-en comme d'un bonheur ! »

NIETZSCHE.

L'OISEAU

— Chanteur, que me veux-tu dans la nuit?
— Chante.
— Mais les villes sont pleines de larmes et de cris,
Un cercle de bras tendus m'enserre.
— Chante.
— Je ne sais pas chanter les révoltes des hommes.
— Chante tes chants les plus joyeux.
— Je ne suis pas joyeux,
Si je les laisse seuls
Leur front retombera.
— Hier une belette a mangé mes petits,

J'ai chanté.

— Si ta femelle
Choisissait pour ses amours prochaines
Un autre mâle ?

— Je chanterais.

— Des yeux ronds et luisants, des ailes de silence,
Passent dans la forêt et massacrent tes frères.

— Je sautille et je chante.

— L'orage s'est levé, le nuage a crevé,
Le tonnerre est tombé, le bois est dévasté;
Ton arbre, ton abri, ton monde est écroulé.

— Je m'envole et je chante.

CONSEILS

Le boiteux m'a dit :
Merci, mon bon Monsieur, de marcher à mon pas.
Merci de me soutenir ! Ah ! si j'avais mes jambes !
— Que feriez-vous?
— Eh ! je courrais.

L'aveugle m'a dit :
Merci, mon bon Monsieur, de me faire la lecture.
Ah ! si j'avais mes yeux !
— Que feriez-vous ?

— Je lirais mille livres. Je n'aurais jamais le courage,
D'épeler syllabe par syllabe. [comme vous,

Le pauvre m'a dit :
Merci, mon bon Monsieur, de payer mon loyer.
Dieu vous le rendra ! Ah ! si j'avais des rentes !
— Que feriez-vous ?
— J'aurais de bons morceaux, de beaux habits, de
Je ne resterais pas à Paris en été. [belles chambres,

Ma mère m'a dit : Si j'étais encore jeune !
— Que feriez-vous, ma mère ?
— L'Univers est si beau et ne se connaît pas.
L'Univers est désir et veut être joui.
Je t'ai donné, mon fils, des jambes fermes,
Des bras adroits, des mains agiles, un cerveau clair.
Ne les laisse pas se perdre auprès de mon vieux corps.
Pars...

SEUL

Ils me plaignent :
« Le voilà, qui prend son bâton
Et sort tout seul.
Il nous fuit. Voyez ses yeux étranges.
Il n'emporte pas même un livre. Que fait-il?
Est-ce un méchant ? Un révolté? Est-ce un malade? »

Seul, belle route blanche,
Entre tes bas-côtés pleins d'herbes et de fleurs ;
Sur tes cailloux qui content de si vieilles histoires !

Seul, forêt, avec l'écorce bleue de tes sapins ;
Avec ton vent qui sait parler à tous les arbres ;
Avec tes processions de fourmis qui entraînent
Des petits corps de scarabées.

Seul, avec vous, prairies, imbibées de soleil,
Pleines de bruits, de cris et de têtes dressées.

Seul parmi vous, mouches, émerillons, milans,
Buses, sources, rochers, crevasses, ronces,
Brumes, nuages, brouillards, aiguilles, cimes, abîmes,
Chaleur, odeurs, ordre, chaos, désordre,
Parmi les dialogues que vos bouches rivales
Ne cessent d'échanger !

Seul, avec mon bâton, seul avec ma fatigue,
Ma poussière, mes tempes qui battent, mon vertige,
Et la fière sueur qui colle sur ma peau.

VAGABONDAGE

Erre, mon esprit.
Erre, petite cavale capricieuse
Qu'aujourd'hui je ne peux ni seller, ni brider.
Écorche les coteaux,
Éclabousse les plaines ;
Embourbe les ruisseaux,
Éventre les prés mous ;
Roule-toi pour sécher l'écume de ta robe.
Demain tu voudras bien subir les disciplines ;
Enrênée tu stepperas sur les pavés de bois.
Ce matin, un peu de ciel bleu t'a rendue ivre.



Va! je t'aime ainsi folle.
Ne regarde pas tes pieds tremblants.
Et galope, galope, allongée et naïve,
Comme un chien court et jappe sous un oiseau qui vole.

AUX LIVRES

Vous m'avez donné mes plus nobles joies.
Combien de fois mes lèvres vous baisèrent
En vous fermant, chers livres.

C'est en vous, semences fragiles,
Que dorment, tout prêts à renaître,
Les frissons des jours enfuis.

Oui ! plus que mes parents et bien plus que mes maîtres,
Plus que toutes celles que j'aimai,
Vous m'avez enseigné à regarder le monde.



Sans vous, j'aurais passé à travers toutes choses
Sensible seulement aux actions des hommes.

Sans vous, j'aurais été un pauvre être barbare,
Aveugle, comme un petit enfant.

Vous avez dilaté ma puissance d'aimer,
Aiguisé ma tristesse, et cultivé mon doute.
Par vous, je ne suis plus un être d'un instant.

Et maintenant, il faut que je vous porte
Dans la chambre la plus secrète de la maison,
Qu'avec de grands sceaux je scelle votre porte ;
Et que je sois, comme si vous n'aviez pas été.

Oui, livres du passé, il faut que je vous cache ;
Je mourrais contre vous.
Vous troubleriez mes yeux que vous avez grandis,
Et je vous sentirais entre moi et les choses.

Il faut que je vous fuie, comme une mère ardente

Qui donna tout le suc de son cœur à son fils,
Et qui, tremblant qu'il cesse un jour d'être son double,
Le retient écrasé contre son cœur violent.

Livres, libérez-moi ! Je m'en vais dans la vie
Les bras ouverts, les yeux brillants, le cœur tout neuf.
Mes sens, vos fils ardents, vont être mes seuls maîtres.
Vous serez hors de moi, et je vous renierai.
Dormez, frères jaloux dans votre case sombre ;
Je pars, sans un regret et sans un pleur ;
Je m'en vais rajeuni par mon ingratitude,
Vibrant comme une vierge, et joyeux comme un dieu.

SUR LES QUAIS

« Vous, qui retournez la boîte à dix sous,
Ne me prenez pas, laissez-moi dormir.
Laissez-moi me piquer de taches insinuantes ;
Laissez l'eau, la poussière, et les vents et le temps
Déliter et ruiner mes pages inutiles.

Je ne puis vous apprendre, adolescents avides,
Vous, dont je sens les mains frémir en me touchant,
Que des leçons ridées, des vérités jaunies ;
Laissez-moi me dissoudre et finir tout à fait.

Partez, ne grattez plus dans ma boîte malsaine.
Mon savoir dépassé vous tacherait les doigts.
Cœurs tout neufs, cerveaux frais, prunelles dévorantes,
Résonateurs intacts qui voudriez vibrer,
Allez, allez plus loin chercher la jeune corde
Qui vous fera chanter votre jeune chanson.

Moi, je ne suis plus qu'une chose chevrotante,
Tôt vieille d'être née de trop rudes baisers,
Dans des nuits de combats, de fiévreuses trouvailles,
D'élans désespérés, de patience, de joie.
Enfants! je ne suis plus qu'une chose qui se tait ;
Si lasse, si brisée de mes noces farouches,
Avec des affolés de science, comme vous,
Qui, dans leur substance ardente me plongèrent,
Et fécondés par moi, enfantèrent de moi.

Elles sont là, vivantes, et fortes et nubiles,
Nos œuvres nées pour vous.
Vierges, elles vous attendent,
Elles veulent se brûler et créer à leur tour.

Vos nuits seront plus belles encore que les nôtres.
Allez, épousez-les, jeunes fronts studieux;
Et, ne retournez plus dans ma boîte macabre
Mon corps flétri, pétri, meurtri par tant de mains,
Cadavre, dont la foule avide de reliques,
Vient fouiller sans merci le tombeau profané. »

LES CLOCHES BRISÉES

Cloches, vous ne voulez pas que vos dieux meurent;
Vous nous tirez par notre cœur dans vos églises.

Mais, je les vois grandir, les hommes implacables,
Qui ne comprennent pas qu'il faut absoudre Dieu
A cause de vos chants.
J'entends leurs hymnes secs, et je vois leurs mailloches,
Et les flammes savantes qui lèchent leurs creusets.

Cloches, nous ne pouvons pas nous passer de vos branles.
Les sonnailles des bœufs sont encore barbares ;
Les filles de nos pays ne savent plus chanter ;



Les bruits de nos forêts sont trop souvent sinistres ;
Quand les faux ont coupé les moissons murmurantes,
Qui jettera la joie aux oreilles humaines,
Si vous n'êtes plus là, cloches pleines de lumière,
O cloches pleines de ciel ?

Fuyez, voix militantes, les griffes positives.
Comme aux vieux jeudis saints désertez vos clochers.
Mais, n'allez pas trop vite, et regardez sur terre.
Vous verrez tant de mains qui se tendent vers vous,
Que vous redescendrez sur nos maisons communes
Carillonner la gloire de nos jeunes croyances.

ST SAMPSON'S CHURCH

Ah ! tu viens de me prendre encore, petite église ;
Et voilà que je tremble en t'entendant chanter.
Quel pouvoir dans ta chaire et tes chevrons sculptés ;
Dans ton portail, ton orgue, et ces hommes qui prient!

Tu es lâche. Tu sais que je t'aime ; tu guettes
Les heures de faiblesse où mon âme mollit,
Et tu m'envoies ton carillon qui me conduit
De mon seuil désolé à tes portes ouvertes.

Comme ton cimetière dresse vers toi ses tombes,
Comme vers tes meneaux s'étire mon verger,

Et, de la mer bondit vers ta tour crénelée
Le galop des brouillards, je cours vers ton mensonge.

Et ce soir, pendant que sous les chênes de ta place
Les fidèles s'assemblent, le service fini,
Si je reste à pleurer sous tes arcs de granit,
Aussi défait qu'un estuaire à marée basse,

Ce n'est pas du remords de m'être renié ;
Mais, parce que demain je repars vers les villes,
Où, distrait par les miens, et repris par mes livres,
J'ai moins besoin de toi ; et que je t'oublierai.

TRAVAILLE

Dieu t'est-il donc si nécessaire ?
N'as-tu pas l'alcool, le tabac, les femmes ?
Ah! Ah! ça soulève ta petite âme !
Eh bien ! ne pense plus ; travaille !
Vois la vieille, joyeuse nature
Rater ses germes, gâcher ses spermes.
Va ! comme elle travaille, travaille !
Travaille à blanc, travaille à vide.

DIEU

« Ai-je créé l'Univers?
Je ne m'en souviens plus.
Peut-être, ai-je pris mille brins, mille poussières, mille
Et les ai-je jetés dans la vie, en désordre. [flèches,]
De leurs entrelacements je m'émeus, je m'amuse,
Comme un oisif, des luttes du brouillard et des vents.
Vous me criez : marie-nous, sauve-nous, fais nos affaires !
Pas si bête! C'est bien trop drôle de regarder d'ici
Vos sauts de puces.
Regarder, mais non deviner, mais non prévoir.
serait le plaisir du jeu, sans la surprise ? »

L'ORDRE

On me dit : prends garde. C'est lui le maître.
Il est toujours vainqueur. Il est partout vainqueur.
Raisons pour que je baise ta botte,
Lourdaud !

Vainqueur de tout ! Toujours vainqueur !
Vraiment? Toujours? lent personnage.

Tu passes. Derrière toi boitille
Mon camarade futé, joli,
Ce fripon, le gamin Hasard.

Il rape ! Un bon croc en jambes !
Et te voilà sur ton derrière,
Toi, ta satisfaction, et tes lunettes.

LA MÈRE DE DIEU

L'Injustice toujours enceinte d'un dieu.

Ils te nomment Marie ;
Mais moi, je le sais, ton vrai nom.

Je les connais toutes tes images,
Et toutes celles de ton fils :

Quand l'ange t'annonce, et s'incline ;
Quand tu t'inclines et te résignes.

Quand tu adores ton enfant ;
Quand tu l'allaites, quand il joue.



Quand, au pas menu de ton âne,
Tu l'emportes dans ton manteau.

Quand il dispute, quand il accuse ;
Quand il guérit et quand il meurt.

Quand ses apôtres le déclouent,
Et l'étendent sur tes genoux.

Quand tu t'évanouis, quand tu pleures ;
Quand il fait son ascension.

Car c'est là-haut que tu veux qu'il monte
Ton fils ; (je sais ton nom, je sais ton nom

Au ciel, d'où il voit, d'où il juge,
D'où il dirige, où il élit.

Où nous irons si ton sourire,
Si ta douceur nous a confits ;

Si tes promesses doucereuses
Ont détendu l'arc de nos corps ;

Si nous acceptons sans révolte,
Tes coups de griffe et tes baisers.

Si, les yeux levés, les mains jointes,
L'âme béate, nous te laissons

Pour ton royaume la vaste terre,
Mégère, roublarde mégère,

Injustice, je sais ton nom.

Je connais ton nom, Injustice !
Et je vais chercher les rieurs.

Comme ils vont le cribler de flèches,
Ton pauvre fils, ton petit fruit !

Comme ils vont, couture à couture,
Les défaire, ses langes sacrés !

Comme pierrerie à pierrerie,
Ils vont démonter sa couronne !

Et ses ex-voto, et ses cierges,
Et son cœur d'or qu'ils vont jeter !...

De tes doigts crispés, ils l'arrachent ;
Et de toi même ils n'ont plus peur.

Ils t'empoignent. Ils te détrônent.
Ils te dévoilent... Tu es nue !

Mais tu oins ton corps toujours jeune
De l'huile subtile de tes pleurs.

Tu ne te défends pas ; tu glisses ;
Tu coules à travers leurs doigts.

Et tu fuis, montrant ton gros ventre.

Magicienne ! Tu es enceinte !...

L'ENTRAINEUR

A Georges Sorel.

— Qui es-tu, qui es-tu ?
— L'homme fier, à qui demain ne fait pas peur.
Aujourd'hui je vis de salaires; demain de rentes.
Plus tard, je cheminerai sur les routes, peut-être.
Et si le sol devant mes pieds se fend,
Je sais bien les franchir, à pieds joints, les crevasses!
Que m'importe qui soit le chef, qui soit le maître!
Vais-je tirer des plans, vais-je prévoir?
Vais-je mendier aux docteurs de petites recettes
Pour traînasser des jours douillets et somnolents?
Bats seulement, cœur solide, ta mesure vaillante ;

Lance tes jets puissants dans mes artères élastiques...
Mes talons sonnent. Mes bras se balancent gaiement;
Mon front est calme et franc, et mes yeux clairvoyants.

Eh! Eh! Voyez déjà ces mille petits hommes
Qui, derrière mon dos, se concertent et me suivent!

LES FANATIQUES

Je connais tes œuvres, c'est que tu n'es ni froid ni bouillant ; ô si tu étais ou froid, ou bouillant !
Parce donc que tu es tiède, et que tu n'es ni froid, ni bouillant, je te vomirai de ma bouche.

Apocalypse.

Juifs, qui baisez les murs de la Ville détruite,
Et vous, femmes plaquées aux murs des chapelles,
Vous, qui piquez des petits cierges de deux sous
Devant les Saintes-Maries ;
Vous, qui, sur les routes de granit,
Pour aller aux pardons traînez vos jambes lasses,
Je vous aime, je vous bénis.

Et vous, petits harmoniums essoufflés,
Qui, dans la brume illuminée des carrefours,
Tremblotez des hymnes et des psaumes ;
Et vous, fanfares bleues et rouges,
Dont les tambours et les cymbales
Emplissent de prières les parcs et les squares,
Je vous aime, je vous bénis.

Et vous, nouveaux croyants des nouvelles églises,
Vous, qui brûlez vos courtes nuits
A rêver de Science et de Progrès,
Vous, que vos orateurs absurdes grisent ;
Vous, qui parez vos boutonnières
D'églantines de calicot,
Vous, qui faites flotter vos cortèges
Derrière votre jeune drapeau
Encore claquant de promesses,
Vous qui dites : Demain ; Générations futures ;
Je vous aime, je vous bénis.

Promenez au milieu des foules raisonnables,
Vos épaules serrées et vos visages maigres,
Et vos yeux creux, ardents, fixes, visionnaires,
Vos yeux de possédés ;
Rompez les barrières de soldats qui vous sanglent,
Résistez et brisez ;
Portez, avec vos chants, vos torches, vos lumières,
Un frisson à travers les villes somnolentes,
Et roulez, violents, stupides et sublimes
Comme les incendies, les torrents et la mer.

Londres, septembre 1904.

V

Pars courageusement, laisse toutes les villes ;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin,
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

ALFRED DE VIGNY.

ARRIVÉE A LA CAMPAGNE

O musique, musique des arbres,
Bercez, bercez-moi.
Souffle tiède du vent fraîchi par la rivière,
Caresse, caresse-moi.
O douceur du soleil encore tout engourdi,
Descends, enveloppe-moi.
Que ma fièvre se calme en vos béatitudes,
Passez, glissez sur moi.
Que mon cœur apaisé par vos mains de lumière
S'attendrisse sur soi.

Que mes rêves soient lents, harmonieux, tranquilles,
Mentez, ô mentez-moi.
Et chassez de mes yeux les misères des villes,
Arbres, vent chaud, soleil...

LES PLATANES

Que ta maison soit le rendez-vous des sages.

Pirké-Aboth.

Je vous ai vus pencher sur les routes ardentes
Vos mille petites mains remuantes et fraîches,
Platanes, dont les troncs montent comme des colonnes,
Dont le faîte s'incline comme la nef d'un temple.
Je vous ai vus verser la douceur et la paix
Aux vieilles paysannes à figure de Dante,
Aux bœufs voilés de lin comme pour un cortège,
Aux amantes, qui glissent leurs espadrilles blanches
Sur votre ombre, tapis profond et lumineux
Comme un velours froissé.

Je vous ai vus pencher, sur les routes poudreuses,
Vos mille petites mains altérées et mourantes,
Vos mille petites mains altérées de noblesse,
Et lasses d'embellir le chemin monotone
Où rampe la misère de ces âmes sans grâce.

Arbre aimant,
Qui, pour dépenser ta sève exubérante,
Voulus te partager,
Tu te lasses, parfois,
De la poussière des pieds trop lourds;
Tu te lasses des mains qui comptent des denrées;
Tu te lasses des bouches qui donnent des baisers
Sans trouble.
Arbre fier, tu languis d'abriter les grand'routes;
Les bénédictions des foules te dessèchent,
Et, pour épanouir tes branches vigoureuses,
Pour redresser tes feuilles et pour rendre à tes fleurs
Le désir qui fera votre race immortelle,
Tu sens qu'il te faudrait abriter la maison
D'un philosophe.

Il lui faut vos longues avenues,
Pour diriger ses pas, quand il médite;
Il lui faut votre fraîcheur silencieuse
Pour protéger les controverses balancées
De ses graves amis.
Et vous, vous frémirez de sublimes frissons
En sentant se glisser le long de votre tige
Et s'élever plus haut que vos cimes sereines
La montée de leurs doutes et de leurs certitudes.

Comme vous, ils se sont formés patiemment;
Et, quand le soleil bis du printemps qui hésite
A crevé les bourgeons des marronniers pressés,
Ils ont su comprimer la hâte de leur cœur.

Ils attendent le jour de vos feuilles tardives.
Ils vont, rêvant d'étés riches comme vos étés,
Et d'automnes, comme vos automnes, dont les tempêtes
Ne peuvent emporter que vos graines ailées,
Et laissent triomphants, quand tout meurt près de vous,
Vos solides rameaux qui jaunissent à peine.

LE MÉLEZE

L'arbre pleure, et dit ;
O mont nourricier,
Pourquoi rendis-tu
Ma graine féconde?
Pourquoi gardas-tu
Mes premiers bourgeons
Des vents qui dessèchent
Et des vents qui glacent?

O mont paternel,
Pourquoi donnas-tu,
A mon tronc flexible,

Ses écailles chaudes;
A mon cœur si tendre,
Ses larmes ambrées,
A mon front sans peur,
L'ardeur de monter,
S'il me faut toujours
Vivre dans ton ombre?

J'aperçois partout
Sur les pentes tièdes,
Mes frères heureux
Baignés de rayons.
Vois, mes bras si las,
Las de supplier,
Pendent, vers la neige,
Leurs doigts lamentables.

O mont paternel,
O mont nourricier,
Baisse un peu ta cime,



Et laisse venir,
Venir à mon corps,
Venir à mes fruits,
Venir à mes pieds,
La mer de lumière ardente.

Je suis maintenant une plante grandie ;
Et je ne peux toujours marcher dans ton destin.
O montagne froide,
Les vierges dociles
Se fatiguent, un jour,
Des baisers sur le front qu'autorisent les mères.
Et, leurs cœurs gonflés
Appellent, dans les soirs, des poitrines brûlantes,
Qui fassent éclater,
Dans des baisers sanglants,
Leurs lignes intactes
De fillettes gardées.

St-Moritz, février 1904.

PASTOURELLE

— Que faites-vous, paysanne, qui marchez au soleil ?
— Je berce, beau Monsieur, je berce mon enfant.
— A quoi pensez-vous, Dame, à quoi pensez-vous ?
— A rien du tout je pense ; que mon fils est bien lourd.
— Eh donc ! pensez-vous pas à rien d'autre, Madame,
Qu'à votre enfant joli ?
— Je pense que le berce, et qu'il fait chaud-soleil.
— Moi que vous êtes belle, sur la terre fleurie.
— Je sais que je suis belle, mon homme me le dit ;
Je sais que je suis belle, et mon petit aussi.

MON PAYS

Mon pays, mon pays,
Je t'aime.
J'aime tes minerais,
Tes vignes et tes plaines.
J'aime les mouvements lents et doux de tes labours,
Et tes sapins qui pleurent
Au milieu de l'arrogance de tes hêtres.
O mon pays, je t'aime trop, peut-être.
Laisse-moi penser à d'autres pays,
Terre pierreuse, terre égoïste, terre guerrière,
A des océans, à des archipels,

A des monts de marbre jonchés de temples ;
A d'autres pays qui aiment leurs fils,
Et font leurs cœurs moins secs que tu ne fais les nôtres.

Nançy, février 1906.

DILETTANTES

Dans vos longues robes flottantes,
Dans vos vêtements précieux,
O mes amis, ô mes amies,
Vous glissez, lassés, lents et pâles.

Vous glissez, dans vos chambres tièdes.
Vos mains élèvent vers vos yeux
Des fleurs de verre, imprécises
Comme les soucis de vos âmes.

Vos frêles mains, indécises,
Dessinent les cadences fluides

De vos phrases vagues et parées
Comme les étoffes de vos robes.

Regardez le ciel, mes amis !
Regardez les champs, et les arbres ;
Et puis regardez, regardez
Vos mains, vos vases et vos robes !

LES INCONNUES

Sur les tables des guides, sur les courbes des cartes,
J'aimais à vous pointer une à une, montagnes.
Mais, je vous vois surgir dans le ciel matinal.
Que m'importent vos noms?

Entre deux buvards gris je vous ai desséchées,
Fleurs; je vous ai collées et je vous ai classées.
Mais je sors de ma chambre, et vous vois plein les prés.
Que m'importent vos noms?

Toi-même brave ennemie des dieux, Astronomie,

Tu m'enseignas jadis des lettres et des signes.
Mais ce soir les étoiles abaissent leurs longs cils.
Que m'importent leurs noms?

Et vos noms, jeunes filles rapides, qui parlez
En agitant vos mains et vos têtes parées,
Jeunes filles qui passez, que j'aimerais aimer,
Que m'importent vos noms?

CHANSON

A Yves Madec.

Filles de Pontivy,
Filles de Pontivy,
Avec vos capuchons
De velours noir frappé,
Avec vos bavolets
De satin rouge et noir,
Avec vos robes noires
Sur vos tailles carrées,
Je vous ai admirées.

Filles de Pontivy,
Filles de Pontivy,

Avec vos tabliers
De lainage turquoise,
Avec vos gorges plates,
Vos ventres en avant,
Avec vos poignets nus,
Et vos regards perdus,
Je vous ai admirées.

Mais vous, filles de Nantes,
Mais vous, filles de Nantes,
Avec vos ventres plats
Et vos hanches ballantes,
Et vos seins en avant,
Et vos yeux qui regardent,
Avec vos pieds sonnants,
Vos têtes haut coiffées,
Je vous ai désirées.

LE LAC

Sur les flancs de tes monts, j'ai vu les neiges fondre,
O lac!
Puis, j'ai vu les bourgeons de tes arbres verdir.
Accoudé sur le bord de tes couchants de pourpre,
Comme au bord d'un cuvier bouillonnant de vendange
Je me suis enivré.
Et ma barque glissa sur des couchants livides
Où tremblaient les reflets de tes feuilles naissantes.

Des crêtes de tes monts des rochers se détachent,
Et des sommets nouveaux vont se mirer en toi.

Tes vagues, qui se pressent sur tes plages pierreuses,
Jettent en se brisant des plaintes différentes,
Quand midi les échauffe ou quand la nuit les glace ;
Et le ciel altéré ne boira pas tes brumes,
Avec la même soif, ce soir, qu'en ce moment.

O lac, le vent s'apaise.
Sous des cumulus lourds, sans couleurs tu somnoles.
Mais, sous le calme faux de ta face de plomb,
Des sources naissent, et meurent,
Des courants te déchirent, et mutilent ton lit.

Tu te crois immuable, et tu changes sans cesse.

Et je ne rirais pas de ceux qui me reprochent
D'obéir à mon cœur mobile, qui s'accorde
Sur tous les battements de ton splendide cœur !

Lugano, avril 1906.

HOTEL DE PREMIER ORDRE

Paysage, tes lignes descendent jusqu'à nous.
Tu nous baignes dans tes nuances transparentes.
Tes sentiers viennent nous chercher jusque sur notre seuil.
Tes bois sont là, pleins de sapins, de mélèzes, de hêtres,
De fougères, de fraises, de campanules, d'orchidées.
Sous ton soleil, tes guêpes, tes cricris, tes sauterelles,
Tes bêtes à bon Dieu, tes fourmis, tes abeilles,
Chantent, courent, grimpent, s'accouplent et foisonnent.
Tes sauges, tes silènes, tes centaurées, tes pimprenelles,
Tes ombelles, tes sainfoins, tes pissenlits, tes trèfles,
Exhalent leur odeur, et leur chaleur vibrantes.
Sous ton vent, ton froment, ton seigle courageux

S'inclinent, se redressent.
Tes haies dansent, et me laissent, à travers leurs bras souples,
Entrevoir le carmin aimable de tes toits.
Et, pour ce soir, tu distilles, tu accumules,
Tu roules doucement vers les confins du ciel
La cérémonie pompeuse des nuages.

Tout cela est pour nous. Tout cela tu nous l'offres.
Et sais-tu ce qu'ils font, ces Roumains et ces Grecques,
Ces Romains, ces Français, ces Russes, ces Anglaises?

Ils sont tous au régime.
Toutes les heures, ils vont boire un grand verre d'eau claire.
Ils se disent : Comment avez-vous dormi, cher?
Ils se sourient, ils se complimentent, ils se mentent.
Ils mettent des souliers blancs pour jouer au tennis.
Aussitôt leur repas fini, ils font leur bridge.
Sur un piano faux, ils tapotent des valses.
Sur des battoirs de liège, ils lancent et rattrapent
De minuscules balles de celluloïd.
Sur ta splendeur, ô paysage, ils jettent la poussière,

Le vacarme, la puanteur et l'insolence de leurs autos.
Et, le dimanche matin, à la même minute,
Du même pas, en file, gants frais, souliers vernis,
Ils vont, dans une chapelle toute neuve,
Rejoindre un prêtre, embauché, logé par l'hôtelier,
Et qui sous toi, en toi, devant toi, — qui les laisses faire
Elève son âme, pendant une petite heure, pour leur comp

TEMPÊTE

Ce nuage va te cacher, Soleil.
Et puis cet autre. Et puis d'autres arrivent.
Poussez-les, vents sauvages. Mêlez leurs chevelures.
Jappez sur eux de tous les coins de l'infini.
Chassez-les, vents humides, pleins de sel, pleins de sable.
Charriez des embruns, des brumes et des cris.
Cachez, emprisonnez ce cercle monotone.

Ah! tu es pris, Soleil!
Tu t'enfuis, tu galopes,
Mais tu n'échappes plus, pâle, blême Soleil.
Les rochers en riant te crachent de l'écume.

Les ressacs amusés te lancent des cailloux;
Et ta tête affolée et comique vient battre
Contre nos mille bras enlacés.

Tu es pris, tu te tais; tu n'oses plus nous dire :
« Voyez : tous les matins j'émerge de la terre,
Je plane, je rayonne à midi sur vos fronts.
Et le soir je me fonds dans la mer immobile.
Demain, si vous voulez modeler sur ma course
Vos vies incohérentes, souffrantes et précaires,
Vous serez calmes, heureux et justes comme moi. »

Nous avons écouté un jour ta plaidoirie,
Vieil avocat de Dieu.
Nous avons oublié nos antiques querelles,
Et nous avons dormi dociles sous tes feux.
Imposteur ! Imposteur !
Nous avons plus souffert dans ton ordre hypocrite
Que dans les durs combats où nous nous épuisons.

Mais tu es pris, Soleil.
Ne te cramponne pas à ta route éternelle,
Allons! viens de bon cœur avec nous dans nos danses.
Sens les fortes odeurs que nous disséminons.
Entre dans nos tournades. Roule, jouis, aspire...
Et dis si tu préfères à notre fantaisie
L'impossible bonheur que tu nous promettais.

Saint-Gwénolé en Penmarc'h. Juin 1907.

LE PÊCHEUR

Riez, joyeux rameurs, et vous barreuses blanches,
Qui glissez au soleil sur vos barques ailées ;
Et criez en passant, au pêcheur immobile :
« Regarde ton bouchon, pêcheur, pêcheur stupide ! »

Riez, ramez, filez, créatures rapides.
Rayez de fugitif la campagne éternelle,
Espiègles amusants qui ne comprenez pas
Que l'eau veut des amants plus mesurés que vous.

Vous ne comprenez pas ce pêcheur immobile,
Toujours, toujours penché sur son bouchon stupide,

Et qui ne vous voit pas et ne vous entend pas ;
Qui ne regarde pas les nuages qui flochent,
Les roseaux qui se froissent, les saules qui saluent,
Et qui seul, toujours seul, sur le fleuve chantant,
Attend, serré d'espoir, la minute qui vient.

PRINTEMPS

Tenez-vous par la main, fillettes, et marchez.
Dans l'ombre du mur gris qui s'éboule, passez.
Arquez vos ventres fiers dans vos tabliers roses.
Laissez dire à vos yeux si profondément clairs
Votre joie de sentir couler en votre cœur
Un autre cœur aimant qui se mélange au vôtre ;
Petits enfants pâmés de vous donner la main.

Tenez-vous par la main, jeunes filles alanguies.
Tandis que les garçons se retournent, et regardent
Vos jupes sensuelles qui battent vos talons
Passez, et, balançant vos doigts entrelacés,

Contez-vous, de vos bouches brûlantes qui s'attirent,
Vos premières lectures, et vos premiers baisers.
Tenez-vous par la main, amies.

Tenez-vous par la main, amants silencieux.
Marchez vers le soleil qui se voile de saules.
Traînez vos corps inquiets le long des berges lentes;
Le fleuve est plein de soir, et vos âmes sont lourdes.
Amants silencieux, tenez-vous par la main.

NUAGES

— Nuages, nuages, nuages,
Errants éternels,
Luttez un peu, révoltez-vous !
Défendez-vous contre les vents qui vous entraînent.
Demeurez quelque temps au-dessus de nos villes.
Qu'un de vous, de vos troupes vagues se détache,
Et se fasse notre nuage familier.

— Oh ! ce n'est pas pour nous défaire
Qu'ils nous bousculent dans le ciel.
Nous flottions, entre le silence glaciaire

Des mondes clignotants
Et la terre chantante des hommes,
Dont les voix adorables expirent
Avant d'arriver jusqu'à nous.

Les vents passaient, bohémiens sublimes,
Qui connaissent tous les chemins de l'infini.
Nous les avons priés.
Ils nous ont emportés dans leurs souffles;
Et nous errons, altérés de musique,
Cherchant un coin du ciel qui ne soit pas muet.

LA DÉLAISSÉE

La mariée, je ne suis point.
Je suis la délaissée.
Chanson populaire.

Elle monta sur la montagne;
Et toute nue,
S'exaltant de son corps qu'il avait refusé,
Elle dit :
Nuage, arrête-toi ! O nuage, regarde !
Et toi, gentiane bleue qui fleuris à mes pieds,
Mélèzes renaissants, anémones, lianes,
Et vous neiges mourantes, moins belles que ma chair.
Vierge encore de baisers, mais non pas de désirs,

Regardez ! regardez !
Mon corps ne vaut-il pas l'amour que j'attendais ?

Des brises de printemps montèrent de la plaine.
Brises, leur dit-elle, pourquoi vous détourner ?
Vous passez, je suis seule ; je suis blanche, venez
Vents ivres de pollens, de graines et d'étreintes,
Vents âcres de l'odeur de tous les corps unis.
Dans vos moites bouffées prenez ma chair brûlante ;
J'aimais son pauvre amour, j'aime vos bras immenses...
Mes regrets sont moins grands que votre volupté !

LA FORÊT NUE

— Je m'approche ; j'hésite ; et je pénètre en toi.
Mille branches s'élancent, m'entourent, me possèdent.
Et me voilà étreint, immobile, oppressé,
Comme un hêtre tordu par une clématite.

Maternelle forêt, toi qui me donnas tant,
Qui, plus que les palais, les fleuves, les musées,
Et plus que l'océan et les montagnes mêmes,
Une à une, as formé les fibres de mon cœur,
Dis-moi quel sacrifice peut apaiser tes arbres,
Et chasser la terreur que tu jettes sur moi.

— Écoute, des cortèges s'avancent en dansant.
Des Nymphes que pourchassent des Satyres en rut
S'enfuient.
Et des Silènes, au sabot de cheval,
Galopent, et blancs d'écume et fumants de désir
Vont se plonger au sein de la Source qu'ils aiment.
Regarde, et chante-moi mes Fontaines sacrées
Où des amants inquiets vont jeter des épingles ;
Regarde et chante-moi mes Arbres enchantés
Où des filles aux bras lourds nouent des bouts de laines,
Et se signent aux pieds d'une image de Sainte
Qui se dépeint sous deux feuillets de sapin gris.
Regarde le couchant ;
Des nuages de feu passent.
Ce sont les Fées dans leurs carrosses d'or.

— O forêt, que tes écorces sont plus belles.
Et quelle Nymphe, et quelle Sainte, et quelle Fée
A la chair plus rosée, et le cœur plus prenant
Qu'une anémone, sur son lit de feuilles mortes ?

Laisse-moi regarder tes herbes, tes insectes,
Tes roches, ta terre rouge, toi-même, toute nue.
Et, comme un primitif, touche à touche, peignait
Les orfrois d'un manteau ou les plis d'une robe,
Laisse-moi sans légendes, sans images, sans dieux,
Forêt incomparable te chanter feuille à feuille.

RÉVEIL

Je vous ai trop aimés, paresseuses prairies,
Saules qui m'endormez dans vos berceuses grises,
Et vous, poitrails rétifs des péniches, tirées
Sur des canaux dormants par des chevaux qui butent.
Je me prends, pays lents, à vos bruits susurrants ;
Je m'amollis au son de vos fades musiques.

O fleuve, emporte-moi vers tes monts mugissants,
Dans la cluse grondante, où des rocs bleus et roux
Résonateurs géants, multiplient en tonnerres
La chute des sapins, des pierres, des glaçons ;

Où tes eaux vont friser leur écume sifflante
Aux quartiers de granit qui roulent des sommets ;
Où l'étroite chaussée des routes de conquête
Sonne éternellement sous le talon des peuples
Qui passent, vivifiés par tes bruits indomptables.

Bellegarde, août 1905.

SOUVENIR

O paysage caressant,
Tu me tiens, tu me domines,
Comme une amante qui n'est plus.
Ton fleuve, devant mes yeux qui ne veulent plus lire,
Glisse ses eaux paisibles et ses lentes péniches.
Tes arbres se balancent et fraîchissent ma tête
Brûlante de vouloir, et lasse de penser.

O paysage de bonté, tu n'es plus.
Tes feuilles ont jauni, puis sont venus les vents,
Les averses qui rouillent, les tempêtes qui brisent.

Et, jour à jour, somptueux et funèbre,
Tu es mort, tu es mort...

Et tu vis...
Tu devins éternel, ô lumière,
En passant par mes prunelles éblouies.
Ils peuvent te détruire à grands coups de cognées
Les bûcherons ingrats et les faiseurs de ponts;
Tu es en moi...
Et moi-même, aurai beau me dissoudre,
Tant que l'haleine errante de la terre
Balancera, pour rendre les couchants plus beaux,
Un peu de fumée bleue, un peu de cendre grise,
Spectacle qui fus doux à mes tristes journées,
Tu vivras, tu vivras,
Fatalement inclus dans ma substance même.

VI

Ne me laisse jamais seul avec la nature.

ALFRED DE VIGNY.

L'ENNEMIE

Te voilà, avec tes montagnes toutes droites,
Avec tes arbres immobiles, avec ton torrent gris,
Avec ton ciel hautain, tes nuages de glace,
Ah ! te voilà qui me regardes, et qui me nargues et qui me dis :

Tu bâtiras toujours d'imparfaites machines.
Tu peindras des tableaux trop vagues ou trop précis.
Tu chanteras la mort avec des rimes,
Les choses infinies avec des mots finis.

Vole-moi ! Singe-moi ! Façonne en fleurs mes pierres !

En stalles, en panneaux découpe tous mes bois !
Dans une église crois me mettre tout entière !
Tes mains ne construiront jamais que des schémas !

Va ! débauche mon feu, capte mes fleuves.
Engrange mes moissons, mesure-moi, partage-moi,
Enivre-toi de tes découvertes d'une heure,
Jamais tu ne me tiendras vaincue entre tes doigts.

Dans des couloirs sans fin mes recettes se cachent.
Le désert peut se ruer sur moi sans m'ensabler ;
Ma croupe est insensible, rien n'effrite ma face ;
Et toi ! tes bras de chair pensent me posséder !

C'est moi qui te possède. Mes mille mains te tiennent.
Et c'est moi, qui demain, rudement, coucherai
Contre le sein splendide et glacial de ma terre
Ton âme insatisfaite et ton corps inlassé.

Et c'est moi, qui boirai par mes mille semences

La fierté de tes nobles muscles détendus,
Et délicieusement mêlerai ta substance
A mon être, ô mon fier adversaire vaincu.

MATIN

I

Coule torrent.
Il a plu ce matin.
Des buées le long des pentes montent.
Il fait soleil. Les feuilles et les ardoises luisent.
Et dans cette moiteur
A quoi penser ; pourquoi penser, âme qui t'évapores?

Torrent tu coules.
De leurs pelles grinçantes, des hommes demi-nus
Au milieu de ton lit draguent tes bancs de sable.
Dans le bois qui s'égoutte un pivert a toqué.

Une enclume a sonné deux notes courageuses ;
Sur tes roches roulantes j'entends ta voix errante,
Qui chante sans effort, qui chante sans mourir...

Pourquoi penser? pourquoi souffrir?
Pourquoi, âme jalouse, en vouloir à ces choses?

2

Et j'entendis :
Aies-en pitié plutôt.
Je chante, je suis brave.
Et, toute la face de la terre ose rire,
De l'aube frissonnante au triste crépuscule.
Mais quand la nuit réveille les lumières aiguës
Des astres, arrogants d'être presque éternels,
Vois suer, vois monter, de mes rives instables,
L'antique, la jalouse tristesse de mourir.

3

Alors les étoiles ricanèrent:
Pourquoi nous envier toujours?
Connaissez-vous nos innombrables disparues?
Votre sort est mauvais, dites-vous; vous naissez,
Vous peinez, vous mourez, et puis vous renaissez.
Les uns courent sur des routes polies.
Les autres, sur des sentiers pierreux, butent,
Et tombent à genoux.
Mais nous, connaissez-vous toutes nos jalousies?
Voyez ce coin du ciel où nous nous entassons.
Là-bas quelques puissants possèdent tout l'espace!
Ils brillent, nous luisons à peine.
Nous traînons, eux s'élancent,
Et nous blessent toutes en passant.

Entendez-vous nos voix? Entendez-vous nos cris?
Vous nous croyez réglées, régulières, sereines,
Connaissant pour l'éternité notre chemin.
Plus que vous nous errons, sans repos ballottées;
Par un maître attirées, par un autre appelées;
Nous aimant, nous rejetant, nous détestant.
Et nous vous envions vos courtes vies,
Hommes presque éphémères, et Terre presque morte,
Vous qui souffrez vos petites peines d'un instant,
Loin d'un ciel surpeuplé, et toujours en révolte,
Où, sans savoir pourquoi, nous tournons dans le vide.

PARIS

O reprends-moi, recueille-moi, apaise-moi,
Ville indulgente.
Sauve-moi, défends-moi de ces hautes montagnes,
Où le ciel, les torrents et les cimes blessées
Ne parlent que de mort.

J'avais cru, en fuyant tes lumières fiévreuses,
Trouver, dans l'air allègre,
La santé, la justice, et la simplicité.
Je n'ai vu que des ruines
Où des volontés dures criaient :
Obéis-nous.

O ville claire,
Que des hommes bâtirent à la taille des hommes,
Lance tes avenues au-devant de mes pas.
A l'entour de mon corps jette comme un réseau
Tes rues affectueuses et pleines de sourires.
Au-dessus de mon front étends la courbe sobre
De ton ciel modéré. Et je me croirai libre.

LE FLEUVE

Je coulais lentement au milieu des forêts.
Les arbres se penchaient sur mon courant tranquille.
Les vents me caressaient, les insectes s'aimaient,
Et je baisais le corps saisi des jeunes filles.

Hélas ! je ne sais plus la suite des saisons;
Mes arbres ne rient plus aux flancs de mes collines;
Des écluses m'étranglent, et la foule des ponts
Jette sur moi le bruit et la hâte des villes.

Des machines hurlantes et des bateaux brutaux
Me soulèvent, me brisent aux portes des barrages,

Et troublent, dans le sein dévasté de mes eaux,
L'image cheminante et grave des nuages.

UNE VAGUE

Je clapote, je clapote.
Je suis née d'un coup d'hélice bouillonnant ;
J'ai battu les lavoirs;
Je me suis étirée à la pile des ponts.
Je luis, je monte et plonge,
Et je vais m'endormir bercée et me berçant
Sur les pentes polies où des hommes se lavent.

LE FLEUVE

Des barques m'amusaient en ridant ma surface;
Et parfois j'écumais sous le bat-l'eau des chasses.

LES SILLAGES

Petites joies!
Nous, nous suivons les eaux éventrées par les proues.
Nous nous chauffons aux flancs pleins de vapeur.

Pour te posséder, toi, tes remous et tes rives,
Nous n'avons qu'à jeter, au travers de ton cours,
Les bras ensoleillés de nos angles immenses.

LE FLEUVE

Les étoiles se laissaient tomber, par les beaux soirs,
Et dansaient au milieu de mes eaux ténébreuses,
Comme des billes d'or, qu'une troupe rieuse
De fillettes ferait sauter dans un tablier noir.

LES LUMIÈRES

Fleuve, ne regrette plus ces lumières glacées.
Au lieu de leurs images lointaines et funèbres,
Nous venons, ruisselantes et toutes proches de toi,
T'apporter, au milieu de nos ombres dansantes,
La brûlante folie de nos fêtes sans fin.

UN PASSANT

Chantons les nuits sans peur fabriquées par les hommes,
Les palais, mille fois plus nobles que les arbres;

Les yeux des remorqueurs,
Le balancement des pontons,
Les péniches rampantes.

UN HOMME ACCOUDÉ

Deux fois par jour, depuis vingt ans,
J'ai couru sur ta carcasse branlante,
Pont maudit.
Et ce soir,
Pour la première fois je regarde.
Pour qui a-t-on créé la splendeur de ces nuits?

LA VAGUE

Je clapote, je clapote.

LE FLEUVE

Je coulais lentement au milieu des forêts,
Et je baisais le corps saisi des jeunes filles.

Ma barque, lentement descend le fil de l'eau.
Les arbres sont penchés sur la rivière calme;
Un poisson saute en l'air en faisant un bruit plat;
A coups secs, un pêcheur fiche un pieu dans la rive.
De gros nuages blancs tombent du ciel dans l'eau.

Mon cœur, tu ne bats plus de la fièvre des villes.
Oublie tous tes ennuis et toutes tes douleurs.
Détends-toi, cœur ardent, malade de trop vivre,
Et jouis pleinement de la beauté du soir.

Flancs boisés des collines, molles ondulations
Des plaines, plantées de grands arbres,
Rideaux de peupliers balancés par le vent,
Aunes qui coquetez sur le miroir du fleuve,

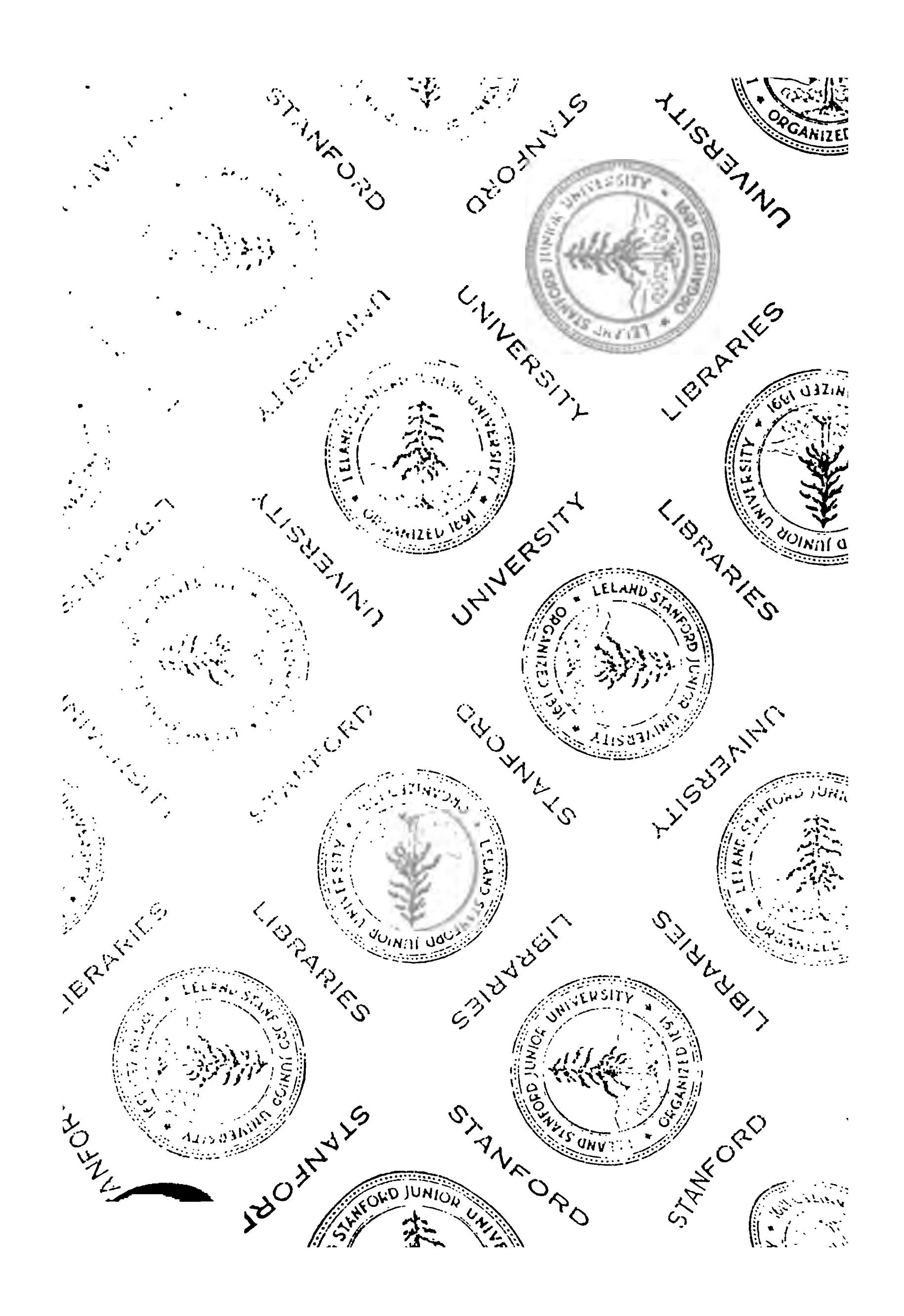
Nature reposante où les autres s'apaisent,
Moi, je voudrais te prendre toute, par mes yeux.
Je voudrais t'emporter toute, dans mon âme.

Ah! ta sérénité, que peut-elle sur moi?
Quand tu veux te créer l'ombre d'une forêt,
L'encens et la musique d'une cathédrale,
Le mouvement et la lumière d'une cité,
Tu te dis, souriante, indifférente et froide:
J'ai mille ans devant moi.

Tu ne calmeras pas mon cœur inquiet, nature.
Moqueuse, en tes yeux verts l'éternité me raille.

Ma barque, lentement, descend le fil de l'eau.




STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

